



HAL
open science

“ Without Further Ado ” : Adolphe Haberer ou la poésie en partage

Joanny Moulin, Cliona Ní Ríordáin

► To cite this version:

Joanny Moulin, Cliona Ní Ríordáin. “ Without Further Ado ” : Adolphe Haberer ou la poésie en partage. *E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, 2017, Grand entretien : Archéologie d'un parcours, 15 (1), 10.4000/erea.5933 . hal-01665799

HAL Id: hal-01665799

<https://hal.science/hal-01665799v1>

Submitted on 10 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



E-rea

Revue électronique d'études sur le monde anglophone

15.1 | 2017

1. La séduction du discours / 2. A Death of One's Own

« Without Further Ado » : Adolphe Haberer ou la poésie en partage

Joanny MOULIN et Clíona NÍ RÍORDÁIN



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/erea/5933>

DOI : 10.4000/erea.5933

ISBN : ISSN 1638-1718

ISSN : 1638-1718

Éditeur

Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Joanny MOULIN et Clíona NÍ RÍORDÁIN, « « Without Further Ado » : Adolphe Haberer ou la poésie en partage », *E-rea* [En ligne], 15.1 | 2017, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 10 juillet 2018.

URL : <http://journals.openedition.org/erea/5933> ; DOI : 10.4000/erea.5933

Ce document a été généré automatiquement le 10 juillet 2018.



E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Without Further Ado » : Adolphe Haberer ou la poésie en partage

Joanny MOULIN et Clíona NÍ RÍORDÁIN

Adolphe Haberer



Adolphe Haberer dans sa bibliothèque à Chazay d'Azergues, 19 avril 2017

© Joanny Moulin

- 1 *Entretien avec Adolphe Haberer, réalisé par deux de ses anciens doctorants, Clíona Ní Ríordáin et Joanny Moulin, au domicile familial d'Adolphe et Elizabeth Haberer, à Chazay d'Azergues, le 19*

avril 2017. La conversation a été enregistrée cet après-midi-là, dans le bureau bibliothèque d'Adolphe.

MILESTONES

1937 : Naissance à Lyon
 1947-1954 : Élève au lycée Champollion à Grenoble
 1956-57 : Assistant à la Manchester Grammar School
 1959 : Licence d'anglais à l'Université de Lyon
 1959-61 : Lecteur de français à Queen Mary College (Université de Londres)
 1962 : Agrégation d'anglais
 1962-1963 : Service national, interprète dans The Army Air Defence School, Texas
 1964 : Professeur agrégé au lycée d'État d'Amiens
 1964 : Assistant d'anglais à la Faculté des Lettres de Lyon
 1969 : Nommé maître-assistant
 1970-1971 : Pensionnaire à Queen's College (Oxford, Florey Studentship)
 1973 : Chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences à Lyon 2
 1981 : Thèse : *Louis MacNeice (1907-1963) L'homme et la poésie* (Grenoble 3)
 1982 : Professeur des universités
 1983-1989 : Membre du jury de l'agrégation externe d'anglais
 1986 : *Louis MacNeice (1907-1963) : l'homme et la poésie* (PU Bordeaux)
 1990 : Vice-président de la SAES
 1994 : Directeur du CERAN
 1995 : Directeur de l'École Doctorale des Aires Culturelles
 1996-2000 : Président de la SAES
 1996 : Élu membre de la 11^e section du CNU
 1998 : *La Lyre du larynx. Poétique et poésie moderne* (Didier Érudition)
 2000 : Professeur émérite
 2000-2006 : Président d'ESSE
 2008 : Grand prix de la SAES
 2012 : *La Chambre de Jacob* (éd. et trad.)
 2013 : *Journal d'automne* (éd. et trad.)
 2018 : *Les Cordes sonnent faux. Autobiographie inachevée* (éd. et trad.)

L'aventure d'une carrière

- 2 JM : Adolphe Haberer, dans votre discours de réception du grand prix de la SAES, vous vous exclamez « Quelle aventure ! Loin d'avoir été calculée, ma carrière a en effet été une carrière d'aventure, marquée par le hasard, les rencontres, les ouvertures imprévues, les heureuses coïncidences, les chances soudain offertes, les risques courus, les engagements acceptés. » Dans votre ego-histoire, telle que vous nous l'avez racontée en diverses occasions, il y a cette idée d'un destin qui vous aurait choisi sans que vous l'ayez, au fond, jamais vraiment courtisé. Chleuasme ou intime conviction ?
- 3 AH : Quand nous avons pris rendez-vous, j'ai un peu eu l'impression d'être convoqué pour un grand oral, et j'y ai pensé un petit peu à l'avance, et je me suis dit qu'il ne fallait pas que je me prépare, sinon psychologiquement, à répondre à vos questions, car je ne les connaissais pas et je ne pouvais pas savoir à l'avance ce que j'allais dire. Il y a toujours, je crois, un côté d'improvisation à conserver dans ce genre d'entretien. Quant à cette

déclaration que vous avez citée, je la crois tout à fait juste, c'est-à-dire que j'ai vraiment le sentiment que le hasard a fait que j'ai eu la vie et la carrière que j'ai eues. Je ne les ai pas construites, mais elles m'ont été données, étape par étape, à certains moments, et si je me tourne vers le passé, si j'y pense, je me dis, à chaque fois, que j'ai eu beaucoup de chance. J'ai eu beaucoup de chance et je crois que ce n'est pas très original de dire ça, que ce doit être vrai pour la plupart des gens, encore que j'en connaisse qui ont, comment dirai-je, eu très tôt un plan de carrière, et qui se sont organisés pour arriver à leur but. Ce n'est vraiment pas mon cas...

4 CNR : C'est votre tempérament ?

5 AH : Mon tempérament ? Oui, peut-être bien. Dans ce discours de réception du prix de la SAES que j'ai fait en 2008¹ et que j'avais eu le temps de préparer, j'ai cité un certain nombre de gens que j'ai rencontrés qui m'ont, comme on dit, mis le pied à l'étrier. Je cite notamment Auguste Anglès² qui, mobilisé en 1939, puis blessé, s'est ensuite illustré dans la Résistance. Il a fait ensuite une carrière internationale, notamment au Japon, et il a terminé cette carrière comme directeur de la Maison française d'Oxford. Décidant ensuite de revenir à l'Université pour y terminer sa thèse sur les débuts de la NRF, ce brillant normalien a été nommé à la Faculté des lettres de Lyon comme Chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences³. Je me souviens très bien que, arrivant un jour dans la salle des professeurs, je rencontre Anglès, qui m'interpelle – il avait une voix très sonore – et me dit : « Ah ! Haberer ! C'est un garçon comme vous qui devrait poser un dossier de candidature pour les nouvelles bourses qui sont créées à Oxford, des bourses européennes, à Queen's College. Vous avez le profil : une thèse en cours et célibataire. Je vous mets les papiers dans votre casier demain ». Je suis allé consulter Mme Roche, la secrétaire de la Faculté et le bras droit du doyen, que je connaissais bien. Nous l'avons beaucoup soutenue, mon ami Claude Burgelin⁴ et moi, pendant les événements du printemps 68. Elle m'a expliqué comment je pouvais faire une demande de congé et aidé à la faire. J'ai posé ma candidature et j'ai eu cette bourse, précisément appelée *Florey Studentship*. Je suis parti pour Oxford en septembre 1970 (au retour d'une expédition mouvementée en Land Rover pour faire la route du centre en Afghanistan – mais ça c'est une autre histoire !), et ça a été un des grands tournants de ma vie professionnelle, puisque c'est à Oxford que je me suis vraiment mis à travailler ma thèse, dans des conditions matérielles idéales avec, à ma disposition, la Bibliothèque bodléienne qui était tout à côté de Queen's. J'ai eu la chance de pouvoir rencontrer E. R. Dodds, qui avait été l'ami et le mentor de MacNeice, en outre l'éditeur de ses *Collected Poems*, et j'ai en plus été aidé par John Fuller, éminent spécialiste de W.H Auden, qui était mon *supervisor* et que j'allais voir chaque semaine à Magdalen. John Fuller qui est devenu mon ami et avec qui je joue très régulièrement aux échecs par internet ! C'est à Oxford, en outre, que j'ai rencontré mon épouse, Elizabeth. Ça s'est passé à la Maison française, comme je vous l'ai certainement raconté. Claude Lévi-Strauss était venu faire une conférence sur *Les structures élémentaires de la parenté*, et c'est au cours de cette conférence que j'ai vu arriver Elizabeth, en retard, que l'on a fait monter sur l'estrade et s'asseoir à côté de Lévi-Strauss. Et je me suis dit : « Celle-ci, je la connais, c'est une Lyonnaise ! » J'avais oublié son nom, mais je savais qu'elle était étudiante à la Faculté. Ce qu'elle m'a dit plus tard, c'est qu'Auguste Anglès, le même à qui je devais d'être à Oxford, était apparenté à l'un de ses oncles. C'est une coïncidence carrément extraordinaire ! À cause de ça, deux ans ou trois ans plus tôt, Elizabeth, en vacances en Angleterre avec ses parents, avait fait étape à Oxford, et ils étaient allés tous les trois se faire inviter par Anglès à déjeuner à la Maison

française. Elizabeth, assistante en 1970 dans une école à Farringdon, s'en rappelait, connaissait le chemin de la Maison française et c'est comme ça qu'elle était venue écouter Lévi-Strauss. Cette année passée à Oxford a été à plus d'un titre, vous le voyez bien, un grand tournant dans ma vie !

- 6 JM : Alors, Adolphe, vous citez Anglès vous apostrophant en disant « Haberer », car à cette époque patriarcale on s'appelait encore par les patronymes...
- 7 AH : Oui, tout à fait. Mais moi, vu la différence d'âge, je lui disais « Monsieur » !

Un nom, un prénom

- 8 JM : Mais votre patronyme indique que vous êtes aussi ce que Pierre Bourdieu aurait appelé un héritier, d'une certaine manière. Est-ce que vous souhaiteriez nous dire quelques mots de votre milieu familial, de vos origines sociales ?
- 9 AH : Alors, mon milieu familial, je peux en parler longuement si vous le voulez, mais je vais raccourcir : le patronyme Haberer est d'origine alsacienne. Il est assez répandu en Alsace, mais aussi en Autriche, en Bavière et en Suisse. Mon arrière-grand-père, originaire de la région de Colmar, est venu s'installer à Lyon. C'était un homme remarquable, cultivé, amateur de beaux livres. Il avait notamment, joliment reliées, les œuvres de Goethe et de Schiller, traduites en français toutefois. J'ai moi-même les *Fables* de La Fontaine, illustrées par Gustave Doré, qui viennent de sa bibliothèque. C'était, en plus, un peintre du dimanche de talent qui fréquentait les peintres lyonnais de l'époque. Il devait avoir une certaine fortune, puisqu'il est venu à Lyon pour ouvrir vers 1860, associé avec un de ses amis, une usine de soierie. À cette époque il y avait beaucoup de petites usines de tissage de soierie à Lyon, et son usine était située quai Saint-Clair. Les deux associés ont fait bâtir à Vassieux, sur un terrain de la commune de Caluire où il n'y avait que vignes et vergers, deux villas jumelles. L'endroit s'appelle aujourd'hui le Chemin des Villas.
- 10 Son fils, mon grand-père, n'avait pas du tout la même envergure. Il s'est montré mauvais gestionnaire et il est mort en outre très prématurément, en 1908, je crois, laissant ma grand-mère veuve, à 34 ans, avec quatre enfants à élever. On m'a raconté que l'usine avait brûlé, que les assurances n'avaient pas été payées – bref, ma grand-mère s'est trouvée à peu près ruinée. Elle a dû quitter la belle maison de Vassieux et travailler, et elle a loué un appartement rue Malesherbes, à Lyon, juste en face de l'appartement où, longtemps plus tard, s'est installé mon ami Alain Bony⁵. J'ai bien connu cette grand-mère, qui a vécu très longtemps, jusqu'à l'âge de 92 ans. D'origine bourguignonne, elle avait été une des premières élèves du lycée de jeunes filles de Lyon, aujourd'hui lycée Édouard Herriot, et elle avait conservé le goût de la lecture et du piano.
- 11 Du côté de ma mère, mon grand-père habitait Tain-l'Hermitage, dans la Drôme. Il était fonctionnaire des Postes, très fier d'être fonctionnaire à une époque où être fonctionnaire était une sécurité. Il avait épousé la petite sœur d'un camarade de régiment qui était savoyard, originaire de Montmélian et Saint-Pierre-d'Albigny, entre Chambéry et Albertville, ce très joli pays où l'on fait le vin de Savoie. Ma grand-mère appartenait à une très vieille famille noble savoyarde, avec un arbre généalogique remontant au XIV^e siècle. Il ne restait toutefois rien de cette grandeur passée, mais ma mère était très fière de cette parenté. Mon père, de son côté, né en 1902, a eu la chance d'être trop jeune pour être mobilisé pendant la guerre de 1914-18. Habitant rue Malesherbes, avec la place Morand

comme terrain de jeux, il a très tôt rêvé d'espace et a fait une école d'agriculture avec l'idée de partir s'installer dans un pays neuf. Sa première idée fut de partir pour le Canada mais sa mère a mis son veto, disant que s'il partait si loin elle ne le reverrait jamais. Au tout début des années 1920 il est alors parti pour le Maroc, à une époque où la France encourageait les jeunes gens à aller s'y installer et à participer au développement du protectorat. Après qu'il eut fait son service militaire dans un régiment de Chasseurs d'Afrique, mon père s'est ainsi vu confier ce qu'on appelait un bled, c'est-à-dire un assez grand territoire, dans le Sud. Sur cette terre aride et ingrate, il a vécu une quinzaine d'années. Mon frère est né au Maroc et ma sœur y a été élevée jusqu'à l'âge de dix ans, ma mère lui faisant la classe. La grande aventure de mon père s'est terminée en 1936, quand il a dû rentrer en France après plusieurs années de vaches maigres, récoltes perdues, moutons décimés par les épidémies, lui-même paludéen. Et moi je suis né après leur retour, en 1937, au pire moment, avec en France la crise du chômage. Ça n'a pas été facile pour mes parents, mais mon père a trouvé un emploi à Morestel, dans l'Isère, où il s'est occupé d'une coopérative agricole. Né à Lyon, je suis arrivé dans ce beau village du Bas-Dauphiné à l'âge de deux mois et c'est là que j'ai passé toute mon enfance.

Julia Rey, la mère d'Adolphe, à Londres en 1923 (elle avait 22 ans)

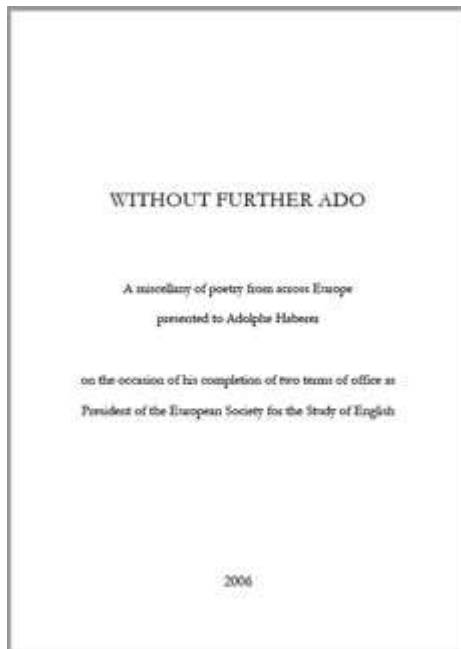


© Adolphe Haberer

- 12 CNR : Joanny a posé la question du nom. Moi, je voudrais poser la question du prénom.
- 13 AH : Ah ! le prénom ! Alors là le prénom [rire] ! Je l'ai porté comme une croix pendant très longtemps, je peux le dire, en même temps comme une croix et comme un honneur, parce que c'était le prénom de mon père, c'était le prénom de mon grand-père, et c'était le prénom de mon arrière-grand-père. Donc, il s'était passé de génération en génération, et quand j'ai reçu pour mes dix ans l'*Histoire d'Alsace racontée aux petites enfants* de Hansi, que mon père tenait de son père, le livre m'a été dédié « Pour Adolphe IV » ! Pour des

raisons familiales qu'il est inutile d'expliquer, c'est à moi et non à mon frère que l'on a donné le nom de mon père. À cette époque, au début de 1937, mes parents ne savaient pas, bien sûr, ce qui allait arriver, ni l'avenir que ce prénom me préparait ! Je suis entré à l'école primaire de Morestel en 1943, à six ans, sachant déjà lire. Il y avait deux classes de garçons, et les plus grands, ceux de l'année du certificat, avaient quatorze ans. Le lundi matin la journée commençait par le lever des couleurs et un « Maréchal nous voilà » de rigueur. J'ai été immédiatement surnommé Hitler, et je me suis fait insulter et persécuter pendant les récréations par des élèves qui avaient souvent le double de mon âge. Je ne voulais plus aller à l'école, je me rappelle, c'était affreux, je pleurais au moment de partir. En même temps j'adorais mon père, et j'étais très fier de porter le même nom que lui. À l'époque, avant Vatican II, on célébrait la Saint-Adolphe le 11 février et nous avions droit, mon père et moi, à une fête commune. Tant d'années ont passé depuis. D'ailleurs, vous le savez, Cliona, on m'appelle aujourd'hui bien plus souvent Ado qu'Adolphe. Vous m'avez connu ainsi. Joanny, non, car à Lyon 2 je suis resté Adolphe. Il faut dire que mon père lui-même était appelé Ado dans notre famille et qu'on ne pouvait pas me donner le même petit nom. Il a fallu que je passe deux ans à Londres, en 1959-1961, pour que mes amis anglais trouvent qu'Adolphe était vraiment trop moche, et se mettent spontanément à m'appeler Ado. Des amis français, dont Jean-Yves Pouilloux⁶, venus me voir à Londres, ont adopté Ado et l'ont réimporté en France, et j'ai eu ainsi tout un nombre d'amis qui se sont mis à m'appeler Ado, en un temps où les media n'avaient pas encore eu l'idée de raccourcir *adolescent* en *ado*. Quand Elizabeth m'a connu en Angleterre, elle m'a connu comme Ado, et depuis elle m'a toujours appelé Ado. Je suis Ado dans ma famille et pour mes enfants et petits-enfants, mais ma mère n'a jamais pu m'appeler Ado, ni mon frère. Quand j'ai représenté la SAES à des réunions d'ESSE⁷, tout de suite, j'ai été Ado pour tout le monde et le suis resté quand j'ai été élu président.

¹⁴ JM : D'où ce Festschrift...

Without Further Ado

Couverture de *Without Further Ado, A Miscellany of Poetry from across Europe, presented to Adolphe Haberer on occasion of his completion of two terms of office as President of the European Society for the Study of English*: poèmes pour Adolphe Haberer par les représentants des associations nationales formant The European Society for the Study of English (ESSE), réunies par son trésorier Lachlan Mackenzie en 2006.

©Adolphe Haberer

- 15 AH : Oui, c'est un beau cadeau qu'on m'a fait, en 2006, à la fin de mon deuxième mandat comme président d'ESSE. Lachlan Mackenzie⁸, le trésorier, qui était un homme plein d'idées, a demandé en secret à chacun des représentants des trente-trois associations nationales membres de notre fédération de lui fournir un poème, un poème du vingtième siècle, chacun dans sa langue, avec une traduction en anglais, et il a fait ce petit livre, que j'ai, qui s'appelle joliment *Without Further Ado, A Miscellany of Poetry from across Europe, presented to Adolphe Haberer on the completion of two terms of office as President of the European Society for the Study of English*. Il y a une introduction qui est très chaleureuse et que Lachlan lui-même a rédigée. En plus, détail émouvant pour moi, ce cadeau m'a été présenté à l'issue d'un dîner du Board d'ESSE dans un restaurant de Lamb's Conduit Street, dans un quartier de Londres que j'avais beaucoup fréquenté 45 ans plus tôt. Ainsi prenait fin la rallonge de six années de vie active passées comme président d'ESSE, dont je garde un excellent souvenir. J'ai fini par régler les problèmes dont j'avais hérité et j'ai travaillé en bonne intelligence avec des collègues remarquables : Lachlan Mackenzie, Hortensia Pârlog et Jacques Ramel, respectivement trésorier, secrétaire et webmestre.

Les premières années : Grenoble, Manchester, Lyon, Londres

- 16 JM : On évoque là une époque très récente de votre vie. J'aimerais pratiquer une analepse, comme dirait l'autre, et revenir aux origines de votre vocation. Vous me direz si je me trompe, mais en regardant votre curriculum vitae, on lit que vous avez été élève au lycée

Champollion de Grenoble, que vous avez fait vos études supérieures à la Faculté de lettres de Lyon, puis qu'à 20 ans vous étiez assistant à la Manchester Grammar School, à 22 ans lecteur de français au Queen Mary College de l'Université de Londres. Dès lors, le choix de l'anglistique paraît déjà fait. Pourquoi cette discipline plutôt qu'une autre ? Qu'est-ce qui vous a porté aux études anglaises ?

- 17 AH : Alors, je vais vous faire des aveux. D'abord, je vous ai montré, au mur de mon bureau, la photo de ma mère jeune femme, jeune fille même, en Angleterre. Ma mère était l'aînée de trois filles, et elle n'avait pas froid aux yeux. À l'époque les jeunes filles de son milieu ne faisaient pas d'études supérieures. Reportez-vous au lendemain de la Guerre de 14-18. Ma mère a commencé par faire une école de commerce et de secrétariat. Et mon grand-père a eu l'idée, très exceptionnelle à l'époque, de faire voyager ses filles. Ma mère est ainsi partie pour Liverpool, mon grand-père ayant un ami établi là-bas. Elle a passé une année à Liverpool, travaillant dans un bureau, et une deuxième année à Londres. À Londres, elle logeait dans une sorte de pensionnat tenu par des religieuses, et travaillait dans un bureau où elle faisait de la dactylographie et de la traduction. J'ai encore des traces, des documents et de nombreuses photos. Elle avait beaucoup d'amies, et comme toutes les jeunes filles de ces années-là en Angleterre, elle était amoureuse du Prince de Galles ! Je me souviens que ma mère évoquait souvent ses souvenirs d'Angleterre, si bien que son Angleterre à elle a un peu fait partie de ma préhistoire, au même titre que le Maroc de mon père.
- 18 Je suis entré au lycée Champollion comme pensionnaire, à l'âge de dix ans, après avoir passé le concours des bourses. Morestel étant dans l'Isère, il n'était pas question que j'aille ailleurs qu'à Grenoble. Quand on habitait la campagne, faire des études secondaires était alors exceptionnel. Dans ma classe à l'école primaire, j'étais le seul destiné à entrer en sixième au lycée, le fils du notaire, lui, allant à Lyon dans une Institution privée. Au lycée, j'ai été, disons, irrégulier : j'ai eu des années où j'étais très bon élève, et puis j'ai fait une sorte de crise d'adolescence. Je me suis rebellé contre tout, contre la discipline de l'internat et contre tous les cours qui ne m'intéressaient pas. Alors que j'étais dans la filière scientifique, qu'on appelait « C » à l'époque, je ne voulais plus entendre parler de maths ou de physique. Je lisais de la poésie. Je savais pratiquement *Les Fleurs du mal* par cœur. Après ç'a été le tour d'Apollinaire, pour qui j'ai eu une grande passion. Je suis assez fier d'avoir, à l'époque, été élu représentant des pensionnaires au Conseil intérieur du lycée et d'être passé la même année devant le Conseil de discipline sans que le Proviseur, pour qui j'étais devenu une bête noire, parvienne à obtenir mon exclusion. J'ai passé mon premier bac de manière un peu difficile, mais je l'ai eu. J'étais bon en français et en anglais. Je me souviens que, revenu chez mes parents à Morestel, j'ai appris toutes les questions de cours de mathématique et de physique en deux semaines, travaillant douze à quatorze heures par jour. La dernière année, en classe de philosophie, je me suis un peu calmé, me sachant plus ou moins en sursis. Le bac en poche, je suis ensuite parti pour la Faculté des lettres de Lyon où je me suis inscrit en propédeutique. J'avais 17 ans. Et demi.
- 19 CNR : Qu'est-ce qu'il fallait faire en propédeutique ?
- 20 AH : En propédeutique, il y avait des options. On avait forcément du français, puis une langue étrangère, et puis une troisième matière, qui pour moi était le latin. Je n'étais pas très bon en latin, mais j'ai eu de bons résultats en français, et également en anglais. Et au moment de décider de ce que j'allais faire plus tard, je ne sais plus de qui j'ai pris conseil, sans doute un de mes professeurs, et celui-ci m'a déconseillé de poursuivre en licence de lettres comme je le souhaitais. Je n'avais pas fait de grec et je n'étais pas très bon en latin.

À l'époque, l'agrégation de lettres modernes n'existait pas. Ce professeur m'a dit que si je voulais faire des études et devenir enseignant il fallait viser l'agrégation. Que si j'aimais bien la littérature et l'anglais, il fallait faire de l'anglais, car je retrouverais ainsi le moyen de faire des études littéraires. C'est comme ça que je me suis inscrit en licence d'anglais. À l'époque, à Lyon, on partait comme assistant après la première année de licence. En fait, cette première année, je ne l'ai pas faite avec beaucoup de succès, parce que, à cette époque-là, je me suis lancé à fond dans des activités syndicales et politiques. J'étais secrétaire du bureau de l'UNEF, je militais contre la guerre au Vietnam — la guerre d'Indochine, pardon ! — et la guerre en Algérie. Mais je suis parti en septembre 1956 pour le poste d'assistant que l'on m'avait attribué. J'ai eu de la chance : c'était à la Manchester Grammar School qui est une très grosse école, une école très réputée, dirigée à l'époque par Sir Eric James (plus tard Lord James, 1^{er} chancelier de l'Université de York). Je n'avais pas vingt ans. J'ai beaucoup aimé cette année d'assistantat, j'ai été très bien accueilli, j'ai eu de très bons rapports avec les élèves, qui étaient surtout des *six-formers*, tous destinés à avoir des bourses pour Cambridge ou Oxford, et j'ai été bien reçu par les professeurs. Un souvenir en particulier : grâce à un prof de physique qui était passionné d'escalade et à qui, un jour, j'avais dit que j'aimais beaucoup la montagne, j'ai été intégré à un groupe de varappeurs. Avec eux j'ai fait des week-ends d'escalade et je suis surtout parti passer une semaine dans l'île de Skye, à Pentecôte 1957, où nous avons campé sur la plage de Glenbrittle et fait de très belles ascensions dans les Cuillins. Il faisait un temps parfait et du haut de la montagne on voyait même les Hébrides se détacher sur le fond bleu de l'océan.

- 21 JM : Il y avait eu une année de service militaire aux États-Unis. Est-ce que c'était avant ou après ?
- 22 AH : Ça, c'est bien plus tard. Retour de Manchester, retour d'Angleterre, je me préparais à reprendre mes études à la Fac, mais je suis tombé malade au mois d'août. On a diagnostiqué une poliomyélite, que j'avais attrapée en Angleterre. J'ai su depuis par mon ami Bernard O'Donoghue⁹ qu'il y avait eu une épidémie dans le nord de l'Angleterre, qui s'était propagée en Irlande, beaucoup d'Irlandais faisant la navette entre leur travail en Angleterre et leur famille en Irlande. Il y avait eu beaucoup de victimes de la polio à l'époque, et j'ai été de cette génération-là, qui n'était pas vaccinée : on vaccinait les petits enfants, mais pas les jeunes adultes. Pendant quelque temps, une de mes jambes a été comme morte. Je ne pouvais pas me tenir debout. J'ai cru que ma vie était finie. J'ai eu en réalité une forme relativement bénigne de la maladie, je ne suis resté que deux mois à l'hôpital et je m'en suis sorti finalement avec un déficit de la jambe gauche que je n'ai jamais compensé.
- 23 CNR : Et pendant ces mois à l'hôpital, vous avez lu ? Parce que, quand on lit des biographies, par exemple celle de Barthes, qui a passé des années en sanatorium...
- 24 AH : Oui, mais j'ai surtout lu des livres de montagne ! J'ai demandé tout de suite au médecin, « Est-ce que je pourrai refaire de la montagne ? » Et il m'a dit : « Il ne faut pas rêver : non ». Et ça m'a fait un tel choc que j'ai eu par réaction une espèce d'obsession qui s'est développée en moi : je ne m'intéressais plus qu'à la montagne, donc je demandais qu'on me prête des livres de montagne, qu'on m'achète des livres de montagne et je ne lisais que ça. Savez-vous à ce propos que, quand j'ai dû choisir un sujet pour mon DES, j'ai fait une étude sur l'art du récit d'ascension dans *The Playground of Europe*, de Leslie Stephen, le père de Virginia Woolf, un des membres fondateurs de l'*Alpine Club* ? Quelque temps après ma sortie de l'hôpital, j'ai eu la chance d'aller à Sainte-Maxime, dans le Midi,

où la MNEF avait là une maison de convalescence, la Fondation Leten. J'y ai passé quatre mois, et c'est là que j'ai repris goût à la vie, j'ai marché, j'ai fait un peu de vélo, dès que l'eau a été assez chaude j'ai beaucoup nagé. Je me suis en outre lié d'amitié avec le médecin directeur de la Fondation Leten, et quand est arrivée la fin de mon séjour, il m'a invité à rester chez lui deux mois de plus. À l'automne, je suis ainsi revenu à la Fac après deux ans d'absence. J'avais toujours à faire ma licence, et je l'ai faite, finalement, en une seule année. J'ai passé Etudes pratiques en octobre 1958 et les trois autres certificats (philologie, littérature anglaise et littérature américaine) en juin 1959. Tout le monde m'avait dit qu'il ne fallait pas faire ça, qu'à courir trop de lièvres à la fois j'allais tout rater, mais je les ai obtenus, avec de bonnes mentions, et entre autres choses j'ai eu une mention Bien au certificat de philologie avec le Père Legouis.

25 JM : Émile ou Pierre ?

26 AH : Pierre Legouis.

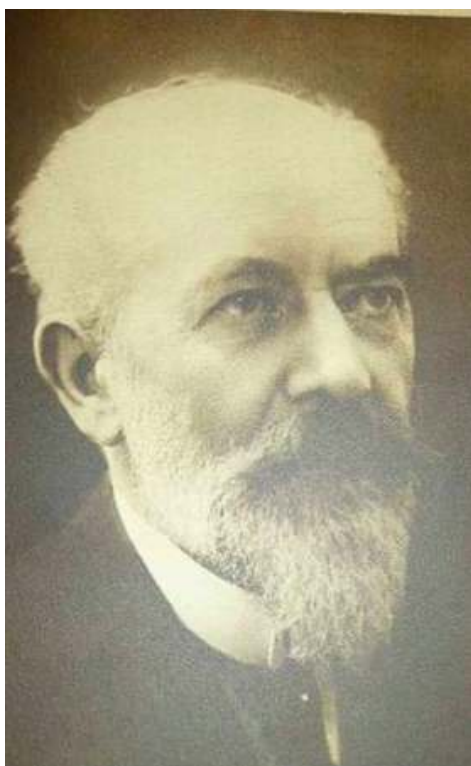
27 JM : Pierre serait donc le père... c'est cela ?

28 AH : Non ! C'est Émile Legouis¹⁰ le père, c'est lui le plus célèbre des deux. Avant d'aller occuper la première chaire d'anglais à la Sorbonne, il avait été jusqu'en 1904 professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Peu de gens le savent, mais Strasbourg (sous le régime allemand), Lille et Lyon ont eu une chaire d'anglais avant la Sorbonne.

29 JM : Et Pierre Legouis, alors ?

30 AH : Pierre Legouis¹¹, c'est celui de la génération d'après. Professeur à Lyon à partir de 1934, je crois. Il avait fait la Grande Guerre, et on m'a raconté qu'un éclat d'obus lui avait traversé le visage sous la pommette, sans toucher au cerveau. C'est peut-être pour ça qu'on lui trouvait, à la fin de sa carrière, une tête de vieux chef mongol. [Rire]. Il était assez extraordinaire...

Émile Legouis, Professeur à la Sorbonne



© Henri Manuel / Claude Boisson

- 31 JM : Et on l'appelait « le Père Legouis »...
- 32 AH : Le Père Legouis, oui ! Parce qu'en fait c'était le plus ancien des professeurs du département d'anglais, et de notre part, l'appeler ainsi était plus affectueux qu'irrespectueux. Notez qu'il n'y avait à l'époque que trois professeurs au total, Pierre Legouis, Jean-Georges Ritz et Roger Asselineau. Tous les étudiants se connaissaient car ces trois professeurs se partageaient les 12 auteurs du programme d'agrégation, et une partie de ceux-ci étaient mis au programme de la licence. Les étudiants de licence suivaient donc les cours d'agrégation, les premiers rangs de la salle étant réservés aux agrégatifs dont ils écoutaient religieusement les exposés. Pour revenir à Legouis, dont la grand messe avait toujours lieu le jeudi de 9h à midi, c'est lui qui m'a écrit, au mois d'août 1959, en me disant : « Cher ami, celui à qui j'avais proposé le poste de lecteur dont je dispose à Londres, à Queen Mary College, a décidé de se marier, et décline mon offre. » Il ne m'a pas dit « quel imbécile ! », mais... [Rires]... c'est bien ce qu'il voulait dire. « Je vous le propose, ce poste. Répondez-moi dans les vingt-quatre heures. » Donc, je me suis tâté fébrilement pendant 24 heures et j'ai répondu oui, et je me suis trouvé partir pour Londres, à la fin septembre 1959. Queen Mary College (aujourd'hui Queen Mary University of London) était dans Mile End Road, dans l'est de Londres, à côté de Whitechapel, et j'y ai passé finalement deux ans, dans le département de français, comme lecteur. Le chef du département s'appelait Jean-Pierre Collas¹², homme tout à fait remarquable, originaire des îles anglo-normandes, marié à une française. Il appréciait mon travail et s'était pris d'amitié pour moi. Au bout de quelque six mois il m'a demandé si je voudrais bien rester une deuxième année à QMC. Alors je lui ai dit : « Je suis vraiment très heureux ici, j'adore vivre à Londres, j'aime bien le travail que je fais au College et vos collègues sont très

gentils avec moi. Je serais tout à fait d'accord. » J'étais d'autant plus d'accord que j'avais construit ma vie à Londres, ma vie personnelle, disons, mais j'ai ajouté : « Il y a quand même un problème, c'est qu'il est prévu que le fils de Monsieur Ritz, un des autres professeurs de Lyon, Régis Ritz¹³...

33 JM : Régis Ritz¹⁴, le fils de Jean-Georges ?

Jean-Georges Ritz vers 1979



© Claude Boisson

34 AH : Oui, il s'agissait bien de Régis, le fils de Jean-Georges Ritz, qui devait venir prendre le poste que j'occupais. J.-P. Collas me dit alors : « Qu'à cela ne tienne ! J'ai deux postes de lecteurs, un Lyonnais, un Parisien : je supprime le Parisien, et Lyon aura donc les deux... Ritz et Haberer... [Rire]

35 JM : Vous y étiez donc tous les deux, et de là date votre amitié avec Régis ?

36 AH : On a été ensemble, oui, la deuxième année j'étais avec Régis, et la plaisanterie c'est que cette année-là, quand ils ont édité l'annuaire de Queen Mary College, ils nous ont mis tous les deux dans le département d'allemand : « *Haberer und Ritz!* » [Rires]. Et on se connaissait déjà bien, on avait étudié ensemble, et là, Régis et moi, on a fraternisé encore beaucoup plus.

Régis Ritz, professeur émérite à l'Université Bordeaux III



© Régis Ritz (LinkedIn)

Découverte de MacNeice ; détour par le Texas

- 37 JM : Est-ce que c'est de ce séjour à Queen Mary que date votre rencontre avec la poésie de Louis MacNeice ? Vous avez raconté qu'une étudiante néo-zélandaise vous a prêté un exemplaire d'*Autumn Journal*...
- 38 AH : C'est ça, tout à fait, c'est inscrit dans ma mémoire, d'autant plus que j'ai été très attaché à cette jeune femme. C'était une Néo-Zélandaise, venue à Londres, comme beaucoup venaient à une époque où l'on faisait le voyage en bateau, trois semaines en mer, c'était vraiment quelque chose, c'était comme émigrer, et une fois en Angleterre cette amie n'a plus jamais voulu repartir. La vie en Nouvelle-Zélande dans les années soixante, me disait-elle, c'était un enterrement. C'est elle qui, voyant que je m'intéressais à la poésie, m'a prêté un jour son exemplaire d'*Autumn Journal*. J'ai bien vite acheté le mien, et j'avoue que ç'a été mon premier contact avec MacNeice et mon premier coup de foudre.
- 39 JM : Qui allait devenir votre sujet de thèse, en 1965, je crois, deux ans après la mort de MacNeice...
- 40 AH : Oui. Mais j'étais à l'époque bien loin de m'en douter. La part du hasard est si grande dans l'histoire de ma vie. Mais avant que la question de la thèse ne se pose, après mon retour de Queen Mary College, il y avait encore l'agrégation à passer. Rentré en France en 1961, j'ai donc préparé l'agrégation, faisant équipe avec Régis et deux autres camarades. J'avais une petite chambre dans le Vieux Fort de la Cité Universitaire de St Irénée. J'étais donc le voisin de Régis car son père occupait un des beaux appartements du Fort dont disposait le Rectorat. J'ai retrouvé à la Fac les cours de Legouis et de Ritz, mais Asselineau

était parti pour la Sorbonne et c'est Maurice Gonnaud qui le remplaçait. J'ai été reçu en août 1962. À l'époque il y avait deux concours distincts, un pour les hommes et un pour les femmes. Pour les hommes, l'oral avait lieu à l'Institut d'anglais de la Sorbonne, et tous les candidats passaient les épreuves devant le même jury de 5 personnes. À la fin, les résultats étaient solennellement proclamés dans le Grand Amphi. Après, on avait un entretien avec l'Inspecteur Général vice-président du jury, au terme duquel on se voyait attribuer un poste. En 1962, c'était Evrard, et il m'a proposé l'hypokhâgne de Bastia. J'étais tout content de partir pour la Corse. J'espérais bien bénéficier d'une année de sursis supplémentaire avant d'être incorporé, mais, quinze jours plus tard, j'ai reçu, comme on dit, mes papiers militaires, car malgré la maladie que j'avais eue je n'avais pas été réformé. Je faisais partie de classes creuses, la guerre d'Algérie venait juste de se terminer, les accords d'Evian avaient été signés au mois de mars 1962 et on prenait encore tout le monde. J'ai donc renoncé à mon poste à Bastia et, affecté dans le service de santé militaire, je suis parti pour Bar-le-Duc. Ensuite pour Mourmelon pour un stage conduisant à une formation d'EOR (Élèves Officiers de Réserve). Dès le début de ce stage, toutefois, je me suis rendu compte que je n'allais pas pouvoir tenir le coup, car tous les matins il fallait faire un cross d'une heure, et moi je ne peux pas courir du tout, donc j'ai essayé de boitiller derrière les autres le premier matin, et le lendemain matin je ne pouvais pratiquement plus marcher ! Donc, j'ai été envoyé à Nancy devant une commission médicale, qui a modifié mon profil militaire, j'étais « i3 », ils m'ont mis « i4 », si bien que j'étais désormais dispensé de marche et de station debout prolongée. On ne pouvait plus me faire monter la garde, ni me faire marcher, donc je ne pouvais plus rien faire, et je me suis trouvé planton d'un adjudant de compagnie, à distribuer le courrier et à lire des romans policiers en attendant que ça se passe. Je vous raconte ça parce que c'est important pour la suite. Parce que j'avais été radié sanitaire de ce stage de futurs EOR, j'avais un dossier en attente au ministère à Paris, et quand au bout de deux ou trois mois mon dossier est arrivé sur le dessus de la pile pour une réaffectation, celui qui s'en est occupé savait qu'on cherchait des interprètes pour accompagner des spécialistes de radar de l'artillerie, qui allaient faire une année de formation à la pointe ouest extrême du Texas, dans une grande école de défense antiaérienne à côté d'El Paso, à Fort Bliss. La France faisait encore partie de l'OTAN.

41 JM : La main de votre destin d'angliciste vous avait rattrapé !

42 AH : Oui, mais alors vous voyez, ce n'est pas pour rien que je parle du hasard. Si le hasard vous joue parfois de mauvais tours, quand vous tombez malade, par exemple, et que ça vous laisse handicapé, il y a des hasards qui sont des cadeaux, et là le hasard m'a fait un des grands cadeaux de ma vie. Je suis parti du Havre à bord du *France*, qui faisait la traversée de l'Atlantique depuis seulement un an, il était flambant neuf. Quand je suis arrivé à New York, il faisait très, très froid, et c'était le 13 février 1963 ; je sais que c'était le 13 février parce que c'était mon anniversaire. J'ai eu très peu de temps avant de prendre l'avion pour Dallas et El Paso, mais j'ai pu monter au sommet de l'Empire State Building, d'où j'ai vu, rangés comme des jouets dans le port de New York, les quatre plus grands paquebots du siècle : le *France*, le *Queen Elizabeth*, le *United States* et le *Leonardo da Vinci*. Extraordinaire ! J'ai passé une année à El Paso, attaché à une classe de sous-officiers artilleurs, qui avaient eu un *crash-course* en anglais avant de partir, mais qui avaient besoin de temps en temps de se faire expliquer ce que disaient les instructeurs américains. Mais assez vite, mes braves sous-officiers radaristes se sont tout à fait bien débrouillés, ils n'avaient plus besoin de moi en permanence et j'ai eu ainsi pas mal de

liberté. Je m'entendais bien avec eux. Je me souviens que nous avons joyeusement fêté ensemble la Sainte Barbe, patronne des artilleurs.

- 43 Je me souviens aussi de moments d'une grande drôlerie. Ainsi, avec ma classe d'artilleurs radaristes, nous avions des cours théoriques tous les matins et des séances de travail sur le matériel l'après-midi. L'exercice de *trouble-shooting* consistait à mettre 3 ou 4 stagiaires devant un radar que l'instructeur avait secrètement mis en panne. Pour trouver la panne, il fallait prendre le gros manuel de 300 pages et suivre la procédure pas à pas. Il fallait faire, dans l'ordre indiqué, des tests et des mesures jusqu'à ce qu'on trouve un résultat anormal. Il fallait alors se reporter à la page idoine du livre où l'on donnait une nouvelle liste de tests à faire à partir de ce symptôme. Et ainsi de suite. Toujours travailler *by the book*, ne jamais prendre d'initiative. Un imbécile attentif et méthodique devait réussir à trouver la panne. Je me souviens d'un jour où un adjudant chevronné, planté devant son radar en panne, marmonnait : « Y marche pas ce radar ? Qu'est-ce qu'il a ? » D'abord un petit coup de pied sur le châssis pour voir si ce n'était pas un mauvais contact. Puis il avait ouvert quelques un des nombreux tiroirs où étaient alignés des milliers de pièces et, au coup d'œil, après trois minutes, il avait trouvé la panne. « Pas malin ! On voit bien qu'on a déconnecté cette résistance, là ! C'est pour ça qu'ça marche plus ! » L'instructeur militaire américain était furieux.
- 44 En plus, le colonel français qui était notre officier de liaison – nous étions au total au moins 200 Français, dont une dizaine d'interprètes, et il y avait aussi des contingents de tous les pays de l'OTAN – le colonel français voulait que je fasse, moi qui étais le seul agrégé, de l'action culturelle. C'est lui qui m'a envoyé chez la femme du général en chef de cette école qui réunissait quelque 20.000 militaires, une Américaine qui avait vécu deux ou trois ans à Bruxelles et qui voulait maintenir son français, et donc j'allais prendre le thé chez elle une fois par semaine pour faire de la conversation française. Le même colonel m'envoyait régulièrement passer une journée dans le pensionnat très chic où il avait inscrit sa fille. J'ai aussi pris contact avec le département de français du Texas Western College et été invité par les French Clubs de certaines écoles.
- 45 CNR : Un emploi du temps très varié en somme ?
- 46 J'avais l'autorisation de loger en ville. Dans sa générosité, le ministère avait aligné ma condition sur celle des militaires de carrière en mission à l'étranger, c'est-à-dire que je percevais une solde de 300 \$ par mois, ce qui à l'époque correspondait à peu près au SMIC en France. Avec le Mexique qui était à portée de trois tours de roue, et où le pouvoir d'achat du dollar était très avantageux, je vivais très bien. Je louais un appartement, j'avais acheté une Buick, un peu ancienne mais superbe, je me suis fait des tas d'amis, et au total j'ai passé une année très mémorable.
- 47 JM : Alors, après un an au paradis texan...
- 48 Alors, je suis revenu et j'ai été nommé au lycée d'Amiens, un grand lycée, où j'ai été accueilli par un homme en fin de carrière, qui était extraordinairement généreux et sympathique, qui s'appelait Yves Denis. Excellent angliciste, vrai littéraire, poète et traducteur de poésie, son violon d'Ingres était de traduire en français et en vers réguliers des poèmes anglais. J'ai encore dans mes archives ses traductions de poèmes, qui n'ont jamais été publiées, et j'ai mauvaise conscience, parce que je devrais en faire quelque chose et je ne sais pas quoi. Il m'invitait souvent chez lui. Au lycée j'ai connu quelques jeunes collègues parisiens : pour eux, Amiens, c'était la porte à côté de chez eux, mais pas pour moi. Très vite, quatre mois après mon arrivée à Amiens, là encore un coup du destin,

j'ai reçu à mon immense surprise une lettre de Jean-Georges Ritz qui, Legouis ayant pris sa retraite, était devenu chef du département d'anglais et en outre doyen de la Faculté des lettres. Il m'écrivait en me disant : « Mon cher Adolphe, j'ai deux postes d'assistant à pourvoir pour la rentrée prochaine. Il y en a un pour Michel Cusin¹⁵. Je vous propose l'autre. Répondez-moi dans les 48 heures ». À l'époque, il faut bien vous dire que les postes d'assistant étaient très peu nombreux, les carrières universitaires étaient rares et généralement réservées aux normaliens. L'agrégé lambda n'y pensait même pas. Moi, je n'y avais jamais pensé, mon grand espoir était d'avoir un poste au lycée de Grenoble, mieux encore à Briançon, près de mes montagnes bien-aimées. J'étais à la fois très surpris et très angoissé parce que je ne savais pas dans quel engrenage j'allais mettre le doigt. Je ne savais pas ce que c'était que faire une thèse, aucune idée du cursus qu'il fallait suivre : rien. J'en ai parlé à Yves Denis, qui m'a dit « Oh ! mais il faut accepter ! Regardez Lecoq¹⁶, il est passé comme vous par le lycée d'Amiens, j'ai bien sympathisé avec lui... » Jean Fuzier¹⁷, qui a été caïman à la rue d'Ulm pendant très longtemps, était lui aussi passé par le lycée d'Amiens, et c'est avec Jean Fuzier qu'Yves Denis avait traduit un choix de poèmes de Donne. Et j'ai appris depuis que Lionel Guierre¹⁸, qui était le gendre d'Yves Denis, avait en fait connu sa femme quand il avait, lui aussi, commencé sa carrière au lycée d'Amiens.

- 49 Ainsi conseillé par Yves Denis et quelques amis parisiens, pas mécontent de me rapprocher de ma famille, triste un peu de perdre les amis que je m'étais faits et la cathédrale d'Amiens qui était tout à côté du petit hôtel que j'habitais, j'ai finalement accepté le poste d'assistant que Jean-Georges Ritz me proposait. À Lyon j'ai été bien accueilli. Et je me suis vite lié d'amitié avec Michel Cusin, recruté en même temps que moi, bientôt devenu mon meilleur ami. Pensez qu'à l'époque, le département d'anglais, c'était au total une dizaine de personnes. À la rentrée Ritz réunissait tout le monde chez lui, au Fort Saint-Irénée, et distribuait aux assistants leurs emplois du temps ! Je me rappelle que la première année il m'a demandé de faire entre autres choses un cours de grammaire (qui plus est un cours en anglais !) et traiter *Tom Jones* avec des étudiants de Lettres modernes ! [Rire] Il y avait bien sûr la question de la thèse et du doctorat. Ritz me disait : « Prenez votre temps, rien ne presse. » Non, mais vous vous rendez compte ? « Prenez votre temps, rien ne presse, cherchez... » Quand on songe à la pression que subissent aujourd'hui les ATER ! Moi, je ne savais pas vraiment dans quelle direction chercher, je n'avais pas encore l'idée de travailler sur MacNeice. Je suis allé consulter Gonnaud...

À la recherche d'un sujet de thèse

- 50 JM : Maurice Gonnaud¹⁹.
- 51 AH : Oui, oui... Il m'a dit : « Vous devriez voir du côté de la linguistique. C'est nouveau, personne ne sait vraiment ce que ça peut offrir comme possibilités, mais ça va certainement se développer ; il n'y a qu'un prof qui puisse diriger une thèse, c'est Culioli²⁰, il faut aller le voir à Paris ». Bon, je n'étais pas tellement tenté par la linguistique, en revanche, j'avais eu comme professeur en licence Roger Asselineau²¹. Asselineau, j'avais eu des atomes crochus avec lui, je lui ai donc écrit, je lui ai demandé un rendez-vous, je suis monté à Paris exprès. Il m'a donné rendez-vous au Balzar, je me souviens. Je lui ai dit : « Monsieur, est-ce que vous pensez que je pourrais faire une thèse en littérature américaine avec vous ? » On était en 1965. Il m'a répondu : « Écoutez, je vais vous parler franchement, je vous le déconseille vivement. Non pas que vous n'en soyez pas capable.

Mais vous allez faire une thèse, ça va vous prendre six ans, huit ans, dix ans... Vous arriverez à la soutenance : il n'y aura pas de postes. Les postes seront pris, parce que, actuellement, il y a déjà cinq thésards qui sont en course : il y a Bleikasten, il y a Pitavy, il y a Claude Richard et Gresset²²... » Il m'avait cité ceux-là, qui sont tous devenus en effet de grandes figures des études américaines. Ils avaient effectivement quelques années de plus que moi et étaient déjà bien avancés dans leurs travaux. Asselineau, tout professeur à la Sorbonne qu'il était, sans aucune idée de l'extraordinaire augmentation des effectifs à venir, n'imaginait pas du tout que les études américaines allaient se développer au point que, aujourd'hui, les postes en américain se comptent par centaines. À quoi tiennent les choses ? Voyez, encore une fois, les coups du hasard. S'il m'avait dit oui, j'aurais bien volontiers fait une thèse en américain avec Asselineau, et ma vie aurait été tout autre. Non seulement je n'aurais pas travaillé sur MacNeice et tous les poètes anglais et irlandais pour lesquels je me suis passionné, mais surtout je n'aurais pas rencontré ma femme. Je n'ai pas de regrets !

- 52 CNR : Mais ce que je retiens de ce que vous nous avez dit jusqu'ici, ce qui ressort, me semble-t-il, c'est toujours cette notion d'amitié, de se lier d'amitié, d'avoir de bons rapports. Donc, le destin, oui, mais je pense que c'est aussi vous et la façon dont vous créez ce destin.
- 53 AH : Alors, j'ai toujours aimé la poésie, j'avais beaucoup aimé la poésie française lorsque j'étais au lycée, et le Père Ritz, je veux dire Jean-Georges Ritz, avait fait une thèse sur Hopkins, et lui-même était un expert en poésie. En plus, on était à un moment où, dans l'histoire de l'Université, les professeurs de sa génération qui étaient dans des Facultés de province voulaient briser le monopole que les Sorbonnards avaient sur la direction des thèses. À l'époque, on n'inscrivait pas de thèse en province. Jean-Georges Ritz, de même que, à Bordeaux, Jean Dulck²³, et quelques autres ont décidé que, la loi étant ce qu'elle était, il était tout à fait légitime de déposer des sujets de thèse de doctorat d'État en province, de faire soutenir en province, et que, vu l'expansion des études et des carrières possibles, cela n'était pas condamner les jeunes doctorants à l'échec que de les inscrire et les diriger en province. Donc, il a fait un peu le forcing sur Michel Cusin et moi en disant : « si vous voulez chercher un patron de thèse à Paris, vous êtes libres. Maintenant, si vous faites votre thèse avec moi, je vous garantis la suite de votre carrière ». Michel Cusin s'est assez vite décidé à travailler avec Ritz sur la poésie moderniste d'Edith Sitwell. Je me rappelle que j'ai songé à Thomas Hardy.
- 54 CNR : À la poésie de Thomas Hardy ?
- 55 Oui, à la poésie de Hardy : j'ai mis le nez dedans et je n'ai pas été bouleversé, disons... Je ne me suis pas vu passer ma vie à travailler sur Hardy. Peut-être que j'aurais dû, parce que c'est devenu assez porteur, Hardy, finalement. Puis, un jour que je discutais avec Jean-Georges Ritz... J'étais toujours célibataire, à l'époque, et il me disait d'ailleurs : « Adolphe, si vous n'êtes pas marié à la fin de l'année, je vous fais sauter votre prime de recherche ! » [Rires prolongés] Un jour, donc, discutant avec lui, je lui dis : « il y a bien MacNeice, qui est mort... » — « MacNeice est mort ? » On était en 1965, MacNeice était mort en 1963...
- 56 JM : Or, il fallait, à l'époque...
- 57 AH : Oui, il fallait déposer un sujet de thèse sur un seul auteur... [Silence] Et sur un auteur mort. On ne travaillait pas sur un auteur vivant. Et une fois votre sujet déposé, il vous appartenait, personne ne pouvait vous le prendre ! On raconte que l'année où Gide est mort, il y avait en France trois futurs thésards qui avaient commencé à travailler, qui

s'étaient réparti les trois thèses possibles sur Gide, avec trois directeurs de thèse différents, et le jour où Gide est mort, hop ! ils se sont précipités et ont déposé leurs dossiers avant qu'on les leur prenne ! [Rires] Donc, Jean-Georges Ritz m'a dit : « MacNeice est mort ? Il faut le prendre tout de suite ! Il ne faut pas attendre ! On fait l'inscription demain ! » Et on a inscrit un sujet de thèse, comme ça ! J'ai commandé des livres chez Blackwell's, j'ai commencé à lire MacNeice, j'ai commencé à écrire... Jean-Georges Ritz voulait absolument que je fasse une thèse classique, du genre « l'homme et l'œuvre ». Il voulait que je commence par une biographie, avant de regarder la poésie. Donc, parce que c'est quand même le plus facile, j'ai commencé à réunir ce que je pouvais trouver comme éléments biographiques sur MacNeice, notamment son autobiographie, *The Strings Are False*, qui donne beaucoup de détails, et j'ai écrit les quelque cent pages qui étaient nécessaires pour me faire inscrire sur la LAFMA. À l'époque, on ne mettait pas la pression sur les assistants...

58 JM : La Liste d'Aptitude aux Fonctions de Maître Assistant (LAFMA).

59 AH : C'est cela. On envoyait ce dossier au CCU²⁴, les pages tapées à la machine étaient lues par quelqu'un, on y mettait un coup de tampon, et hop ! l'assistant était titularisé : il devenait, après un an de stage, maître-assistant. Ce qui paraît aujourd'hui extraordinaire ! À ce prix-là on avait *a full tenure*, comme maître-assistant : ce n'était pas une carrière glorieuse, mais c'était la sécurité de l'emploi. Nombreux sont ceux qui s'en sont contentés. À l'époque, les thèses dont on déposait le sujet étaient des thèses de doctorat d'État, système qui a disparu vers 1985²⁵, quand on a créé le doctorat nouveau régime, calqué sur le modèle anglo-saxon du PhD. Le doctorat d'État, lui, remontait à Napoléon, et a longtemps comporté une thèse complémentaire en latin. La thèse complémentaire, jusqu'à sa suppression, se faisait sur un sujet différent de celui de la thèse principale. À la génération qui m'a précédé, c'est-à-dire celle de Veyriras²⁶, Gonnaud, Lecoq aussi je crois, ils ont tous fait, en plus de leur thèse principale, une thèse complémentaire. Veyriras a fait une thèse complémentaire de moyen anglais, Gonnaud a fait une thèse sur un poète Cavalier (Richard Lovelace, il me semble) alors que sa thèse principale était sur Emerson. Nous, quand nous sommes arrivés on nous a dit : « La thèse complémentaire, pff ! On n'en parle plus ». Il y avait eu soixante-huit et les thèses complémentaires avaient sauté. [Rires] Mais il faut avouer je n'ai commencé à vraiment travailler que plus tard. En l'absence de pression ! Moins on met de pression sur les gens, moins ils travaillent, il faut bien le dire ! [Rires] Non, mais c'est vrai ! J'avais beaucoup travaillé pour passer l'agrégation, parce qu'il y avait la pression du concours. Assistant, donc, j'ai vraiment fait ce qu'il fallait, j'étais intéressé par les cours, je préparais soigneusement mes cours. Et puis j'avais toujours ma vieille passion pour la montagne, je m'étais remis peu à peu, et de plus en plus sérieusement, à faire de la montagne. Je suis retourné en Oisans, j'ai grimpé à Chamonix, j'ai même fait le Mont Blanc en traversée, bref j'ai passé beaucoup de temps à courir les montagnes, au lieu, l'été, d'aller au British Museum, comme faisaient les thésards sérieux. C'est la bourse que j'ai eue plus tard à Oxford qui m'a relancé, et qui a fait que j'ai pu, au retour d'Oxford, envoyer au CCU quelque chose comme 450 pages (toujours tapées à la machine !), et j'ai ainsi été inscrit sur la LAES (Liste d'aptitude à l'enseignement supérieur). Cela a permis que, un an plus tard, je sois nommé Chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences.

60 JM : En quelle année ?

61 AH : En octobre 1973. Je m'étais marié en 1972. Être Chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences était un beau cadeau, parce qu'on était considéré comme membre

du collègue A, et le collègue A avait encore à l'époque un service limité à 3 heures de cours magistral par semaine et toutes les heures que vous faisiez en plus étaient des heures supplémentaires. C'est resté ainsi jusqu'à la réforme de...

62 JM : Savary, 1984.

63 AH : Oui, mais en 1984 j'étais professeur. Mais à partir de 1973, pendant presque 10 ans, j'ai eu les avantages d'être comme les profs mais je n'avais pas tous les privilèges. En même temps on m'a immédiatement collé un auteur d'agrégation sur le dos ! Les membres du collègue A assuraient la préparation des concours. Le premier cours d'agrégé que j'ai fait, ça été sur *Gordon Pym*, d'Edgar Allan Poe. Je m'y suis mis et ça m'a beaucoup intéressé. J'étais également chargé de la version d'agrégation. La thèse attendait. Je m'étais marié, nous avons acheté cette maison de Chazay où il y avait beaucoup de travaux à faire, je me suis transformé en maçon, plâtrier, charpentier, couvreur, peintre, etc. Et puis nous avons rapidement eu des enfants : deux d'abord et d'un coup deux de plus avec les jumeaux. Je faisais beaucoup d'heures pour subvenir à nos besoins, et j'avoue que pendant un certain nombre d'années, ma thèse a été mise littéralement dans un placard...

64 CNR : Oui, vous m'avez parlé de la thèse comme d'un *skeleton in the cupboard*...

65 AH : J'y pensais, je me disais « un jour je m'y remettrai ». Il a fallu qu'arrive Alice Saunier-Seïté, ministre des Universités sous Giscard d'Estaing. Elle était géographe, détestée par les universitaires parce qu'elle nous fliquait un peu. Elle a ressorti un règlement, qui existait mais n'était pas appliqué, qui faisait que les gens qui étaient comme moi Chargé d'enseignement dans une maîtrise de conférences ne pouvaient pas l'être plus de dix ans. Si au bout de ces dix années-là ils n'avaient pas soutenu leur thèse, ils étaient rétrogradés dans un poste de maître-assistant. J'ai reçu un jour un beau papier, signé de Madame Alice Saunier-Seïté, me disant : « Si vous n'avez pas soutenu votre thèse au terme de la dixième année calendaire... » Je me rappelle que j'ai cherché « calendaire » dans le dictionnaire [rires] et trouvé dans le calendrier la date du terme fatidique, c'était fin 1981 pour moi, et on était fin 1978. J'ai dit à Elizabeth : « Écoute, ils m'embêtent, je suis bien comme je suis, après tout ce n'est pas un déshonneur, combien de mes collègues sont restés maître-assistants, et font une carrière tout à fait honorable... »

66 JM : Et là, qui est-ce qui vous a mis la « pression » ?

67 AH : Alors, la pression, je leur en sais immensément gré, ce sont mes collègues et amis qui l'ont mise. Je peux vous les citer : il y avait Jacques Aubert et Michel Cusin. Cusin venait de soutenir sa thèse sur Edith Sitwell. Cusin était mon ami de cœur, si vous voulez, le seul de mes collègues pour qui j'avais véritablement de l'affection. Il est mort il y a déjà 6 ans, 7 ans, et ça a été pour moi une vraie déchirure de le perdre. Je l'ai accompagné jusqu'au bout, c'est moi qui ai fait le programme de ses obsèques, il m'avait dicté tout ce qu'il fallait faire... Bon ! Donc il y a eu Michel Cusin, il y a eu Jacques Aubert²⁷, il y a eu aussi Alain Bony²⁸ et Roland Tissot²⁹, qui étaient un peu plus jeunes dans le département, c'est-à-dire qu'ils étaient arrivés deux ans plus tard, et ils n'avaient pas encore soutenu non plus, mais ils m'ont beaucoup encouragé. Alain Bony était normalien et dix-huitiémiste, Roland Tissot, américaniste, deux très fortes personnalités. À eux quatre, ils ont entrepris de faire en sorte que, deux ans de suite, je puisse faire tous mes cours au premier semestre et que je bénéficie officieusement ainsi d'une sorte de deuxième semestre sabbatique. Ne me restait que le séminaire de maîtrise que je partageais avec Jacques

Aubert et Michel Cusin, l'un et l'autre passionnément lacaniens, mais différemment. Jacques Aubert était un proche de Lacan.

- 68 CNR : Oui, je me souviens de cette histoire extraordinaire de leur balade à New York, à travers Central Park...
- 69 AH : Tout à fait. Il allait à Paris assister au séminaire de Lacan, ils dînaient ensemble le soir avec quelques autres, il a vraiment fréquenté Lacan. Michel Cusin était également lacanien, mais il était d'abord catholique, très pratiquant, très porté sur la théologie et sur la musique sacrée. Il était aussi organiste, et passionné par l'histoire de la Savoie. Il a beaucoup travaillé avec Denis Vasse³⁰, un jésuite lyonnais, médecin de formation, psychanalyste lacanien, qui faisait des sessions d'études au Centre Thomas More, au couvent dominicain de la Tourette. Michel Cusin a tenu pendant plus de vingt ans un séminaire de 3^e cycle, d'études lacano-littéraires, qui a été suivi par plein de gens, étudiants et collègues, qui se sont formés avec lui. Et moi, j'ai suivi son séminaire aussi, mais j'ai toujours été un lacanien *soft*, c'est-à-dire que je ne me suis jamais laissé entraîner à faire passer Lacan avant la littérature. Pour revenir à ma thèse, je me suis fermé pendant deux ans dans une petite pièce que j'avais construite dans le grenier de la maison, avec toutes mes fiches et les livres nécessaires. J'avais une table pour écrire (au stylo, à l'encre violette) et une autre pour taper mes pages sur une machine électrique Olympia. On n'imagine pas aujourd'hui comment on travaillait avant l'arrivée des ordinateurs et du traitement de texte. J'ai tout repris en commençant par la biographie, repris mes commentaires et rédigé les analyses des différents volumes de poèmes. Le hasard a fait que ma thèse a compté exactement 1000 pages.

Louis MacNeice 1907-1963, L'homme et la poésie



Adolphe Haberer, *Louis MacNeice 1907-1963, L'homme et la poésie*, 2 vol. , Presses Universitaires de Bordeaux, 1986

© Presses Universitaires de Bordeaux

L'École de Lyon

- 70 JM : On sent cette évolution entre les deux parties de votre thèse, *Louis MacNeice, L'homme et la poésie*. Bien entendu, j'ai adoré la première partie biographique, j'ai beaucoup aimé et admiré la seconde, mais on voit bien le chemin parcouru entre la première et la deuxième, et on sent bien l'influence d'un groupe de collègues et d'amis autour de vous. Jacques Aubert et Michel Cusin, en effet, les Lacaniens, mais ce n'est pas seulement Lacan. Si vous me permettez, on peut presque parler, dans ces années-là, les années 1970 et 1980, d'une « École de Lyon » des études anglaises, où le schéma de Jakobson est incontesté : Jakobson, Barthes, la sémiologie, et puis Lacan. Mais c'est Jakobson avec Lacan, et puis cette école, disons, structuraliste et post-structuraliste (pas trop de Derrida : ça va jusqu'à Lacan, Lévi-Strauss, un peu Foucault), et on sent très bien qu'il y a là un groupe qui se forme, quasi une école lyonnaise.
- 71 AH : Ça a été remarqué par Jean-Michel Rabaté, dans un compte rendu du livre qu'il avait fait, *De la littérature à la lettre*³¹, un compte rendu dans *Études anglaises*, je pense, où il parle de cette école lyonnaise. C'était aussi une question de génération : nous appartenions à une génération qui avait fait ses études avec des professeurs qui fonctionnaient encore un peu comme en 1920, c'est-à-dire la littérature à la Lanson, la littérature à la Maurois... C'était des gens tout à fait estimables, qui tenaient de beau discours, mais dans les années 60 et 70, ça ne nous suffisait pas. Avec l'arrivée de la linguistique, de la sémiologie, de la psychanalyse, il y a eu une sorte de révolution épistémologique qui a transformé l'étude des textes littéraires. Avec ce qu'apportaient Jakobson, Roland Barthes, Foucault, pour ne citer que ceux-là, on ne pouvait plus parler de littérature comme on nous l'avait enseignée à nous.

De la littérature à la lettre : poésie, fiction, arts

Adolphe Haberer et Josiane Paccaud-Huguet, eds. *De la littérature à la lettre : poésie, fiction, arts*, Presses Universitaires de Lyon, 1997.

© Presses Universitaires de Lyon

- 72 JM: The Linguistic Turn...
- 73 AH: Voilà, oui. Nous, on avait été formé à essayer de bien parler de littérature mais bon, ce discours n'était pas fondé sur une analyse des structures ou du fonctionnement des textes, c'était toujours, comment dirai-je...
- 74 CNR : Impressionniste ?
- 75 AH : Oui, sensible et impressionniste.
- 76 JM : Jusqu'à quelle date les grands anciens, Jean-Georges Ritz et Pierre Legouis, ont-ils continué ? Avant ou après 1968 ?
- 77 AH : Alors, Pierre Legouis est parti le premier, en 1963 je crois, car il était encore là en 1962, quand j'ai passé l'agrégation et était parti en 1964 quand je suis revenu comme assistant. Jean-Georges Ritz était en activité en 1968, mais il avait été élu à la Sorbonne. Il n'y est d'ailleurs pas resté très longtemps, car pour des raisons familiales il a quitté Paris et terminé sa carrière à Grenoble. C'est la raison pour laquelle j'ai finalement soutenu ma thèse à Grenoble, comme d'ailleurs Michel Cusin avant moi.
- 78 JM : Alors, diriez-vous que, dans l'histoire des études anglaises, on voit donc cette école lyonnaise, et pas très loin de là une école grenobloise qui est un peu différente, dont est issu davantage un Denis Bonneau³², et qui a été davantage du côté de Gilbert Durand³³, des Structures de l'imaginaire, une optique qui n'avait pas vraiment droit de cité à Lyon II ?
- 79 AH : Il y avait un collègue grenoblois, Jean Perrin³⁴, que j'ai bien connu, et qui travaillait avec Gilbert Durand. Tout à fait au début, on s'est retrouvé, juste avant 1968, avec Michel

Cusin, Alain Bony, et Roland Tissot, à la recherche de méthodologies nouvelles. Invités par Jean Perrin qui allait animer le CRI (Centre de recherche sur l'imaginaire) nous sommes allés assister à quelques séminaires de Gilbert Durand, l'auteur des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*.

- 80 CNR : Donc, c'était une démarche délibérée...
- 81 AH : Oh ! oui, oui, on cherchait, parce qu'on sentait bien qu'il se passait des choses dans toutes les directions, du côté des sciences humaines. Nous sommes allés écouter Gilbert Durand parler d'imaginaire, d'archétypes, de Jung, mais ça ne nous a pas convaincus. On en est revenu.
- 82 JM : École de Grenoble, École de Lyon : plutôt Jung et Durand à Grenoble, et puis à Lyon, disons, l'École freudienne ?
- 83 AH : Freudo-lacanianne. Vous avez raison, oui, oui, mais ç'a été, je vous dis, grâce aux deux locomotives qu'étaient, chacun à sa manière Jacques Aubert et Michel Cusin.

Le jury d'agrégation comme accélérateur de poésie

- 84 CNR : Vous avez parlé des séminaires ; est-ce qu'il y avait une logique, presque, de workshop dans la notion de l'atelier ? Est-ce que vous vous relisiez les articles les uns les autres, comme on fait dans un atelier de composition de poésie, par exemple ?
- 85 AH : Non, moi j'ai très souvent fait relire ce que j'écrivais à Michel Cusin, ou alors quand c'était en anglais, je faisais relire, surtout plus tard, quand j'étais président d'ESSE, par Lachlan Mackenzie, qui est à Lisbonne maintenant. Mais à l'époque, de toute façon, on ne publiait pas autant d'articles que maintenant. À part *Études anglaises*, il y avait peu de possibilités. Pour revenir à ma carrière, après la soutenance de ma thèse en octobre 1981, j'ai eu un moment de décompression, puis j'ai assez vite été invité à entrer au jury d'agrégation, en 1983. Alors, là aussi, coup de téléphone inattendu... Pour moi, le jury d'agrégation c'était l'Olympe, c'est-à-dire qu'il y avait les Olympiens qui habitent là-haut, et puis les simples mortels. Alors, une fois de plus, un coup de téléphone, cette fois de Jean-Marie Baïssus, avec sa voix chaleureuse du Languedoc. Je demande à réfléchir. J'ai consulté Veyriras, je lui ai dit : « Vous croyez que je suis capable ? » Moi, vous savez, je suis un modeste ! [Rires] Veyriras me dit : « Mais bien sûr ! Allez-y ! » Alors j'y suis allé et je me suis trouvé, je me rappelle, tout à fait au début, dans une commission avec deux grosses pointures, Claude Laccasagne et Georges Bas. Je me sentais vraiment petit garçon à côté d'eux. Ils m'ont mis à l'aise, et au bout de trois jours je me suis rendu compte que je tenais ma place, et ce qui m'a fait plaisir et beaucoup encouragé, c'est qu'au bout de deux ans Baïssus est venu me dire : « Est-ce que tu accepterais de succéder à Teyssandier comme "rouleur" ? » C'est ainsi qu'on appelle le coordinateur des épreuves littéraires. Là aussi, c'était un grand honneur, j'ai été très flatté et en même temps un peu inquiet, parce que je me suis dit : « Est-ce que je vais être accepté par les autres ? », car cela signifiait que je devais faire la tournée des différentes commissions et veiller à ce qu'il n'y ait pas de différence dans la manière de noter les candidats. Mais en même temps j'entrais dans le bureau du jury, j'avais ma table dans le Saint des Saints, en face de Baïssus, et après ç'a été en face de Brugière. Je suis resté au total sept ans au jury. Et ces années-là ont été une sorte d'âge d'or pour la poésie moderne. Chaque année, Baïssus disait : « Faites-moi des propositions pour le programme de l'an prochain ! »

- 86 JM : Et vous en avez profité, à bon escient de notre point de vue, pour avancer les pions de la poésie irlandaise et anglaise du vingtième siècle, avec la postérité que l'on sait, avec l'influence que cela a eue sur la génération suivante.
- 87 AH : Oui. Pour moi cela a été un moteur extraordinaire, parce que, ayant fait une proposition je me trouvais ensuite poussé au travail. Dans l'ordre, c'est Gascoyne qui a été le premier. Alain Bony m'en a parlé, il m'a dit : « Gascoyne est à Paris, on vient de traduire son journal, tout le monde parle de lui ». Moi je ne le connaissais pas plus que ça, mais comme c'était moi qui l'avais proposé, immédiatement on m'a demandé de faire le cours du CNED, et on m'a demandé de présenter l'auteur à la réunion des préparateurs. À l'époque, les cours du CNED n'étaient pas publiés sous forme de livre, ils étaient photocopiés. C'est ainsi que j'ai successivement fait le cours du CNED sur David Gascoyne, Ted Hughes, Seamus Heaney, Dylan Thomas, et Louis MacNeice. Plus tard j'ai encore fait Philip Larkin. Ça m'a fait beaucoup travailler et conduit à beaucoup publier aussi, parce que l'on m'invitait à des colloques, et les communications comme les corrigés de dissertation que je faisais pour le CNED, repris et remaniés, étaient transformés en articles. J'ai aussi fait des ateliers à la SAES, et ça aussi a été pour moi, si vous voulez, une sorte de moteur. Le coup du hasard qui a changé le cours de mon destin, c'est Seamus Heaney, que j'ai eu l'idée de proposer à Baïssus. Vous savez que j'ai fini par avoir des rapports d'amitié avec lui tout à fait chaleureux et réels. Au point que j'ai pu, longtemps après, faire une donation à la National Library of Ireland des documents qu'il m'avait donnés et de notre correspondance au cours des années³⁵.

Adolphe Haberer avec Seamus Heaney, au congrès de la SAES à Rennes en mai 1998



© Université de Rennes

- 88 Pour Seamus Heaney, je me souviens que le jour où le programme d'agrégation a été publié, le jour même, j'ai reçu un coup de téléphone de Jacqueline Genet³⁶, professeur à Caen, me disant : « J'ai appris que c'est vous qui avez proposé Seamus Heaney, je fais un colloque à telle date à Caen, vous y serez et vous me ferez une communication. » Alors j'ai dit : « Oui, mais Madame, euh... » — « Il n'y a pas de euh... qui tienne ! Vous viendrez ! Je compte sur vous, je vous loge, je vous nourris, je vous paie !... Il y aura untel, il y aura untel, il y aura untel... » C'était une femme extraordinaire : on ne disait pas non à Jacqueline Genet !

89 CNR : Non ! Jamais !

[Rires]

90 AH : J'y suis allé, à son colloque de Caen, le travail que j'avais fait lui a plu, on a sympathisé, et c'est à la suite de ça qu'on s'est revu, notamment à des colloques de la SOFEIR [Société française d'études irlandaises], et alors qu'elle se préparait à succéder à Jean Raimond³⁷ à la présidence de la SAES, et qu'il fallait renouveler une partie du bureau, c'était en 1990, j'ai reçu de Jean Raimond, à coup sûr à la demande de Jacqueline Genet, un coup de téléphone dans lequel il me disait : « Mon cher ami, est-ce que vous voulez bien être candidat à un poste de vice-président ? » J'ai bien sûr d'abord hésité, mais j'ai dit oui.

De la SAES à ESSE, entre autres choses

91 CNR : Tout de suite, ou bien est-ce qu'il a fallu attendre 24 heures ?

92 AH : J'ai dû tout de même demander un temps de réflexion, oui.

93 CNR : Dans tous les coups de fil, il y a un délai de 24 heures ou 48 heures.

[Rires]

94 AH : Ah ! oui, oui, parce que, c'était quand même là encore une chose extraordinaire qui m'arrivait ! Le bureau de la SAES, c'était quelque chose de très impressionnant. Eux ils étaient en haut de l'estrade, nous on était en bas. Enfin, j'y suis entré, j'ai été chargé de différentes missions, je n'ai pas eu de grandes responsabilités, les responsabilités étant surtout assumées par la présidente, le secrétaire général et le trésorier. Mais j'ai été quand même très intéressé et très assidu. Jacqueline Genet n'a fait que deux ans de présidence. C'est Louis Roux qui lui a succédé de 1992 à 1996, et quand on est arrivé à la fin de son mandat, la question était de savoir qui allait lui succéder. Il y a eu un tour de table. Personne ne voulait se déclarer et j'ai vu que mes collègues se tournaient vers moi et me disaient qu'il fallait que ce soit moi. J'ai accepté parce que je me sentais capable de le faire, Jacqueline m'y a encouragé, et puis j'étais très intéressé par ce qui pouvait être fait pour faire entrer la SAES dans l'ère du numérique. En ceci j'ai été aidé par deux collègues extraordinairement compétents et efficaces, Jean-Louis Duchet³⁸ et Alain Cazade³⁹, respectivement secrétaire général et trésorier. Nous avons refait de fond en comble le fichier des adhérents, créé la liste de messagerie, diminué de 80 % le coût du *Bulletin* en en assurant nous-mêmes la saisie et la mise en page, et proposé un nouvel *Annuaire* dont la formule a été conservée jusqu'en 2015. Nous avons beaucoup travaillé, aucun de nous n'était là par ambition, nous avons en commun le désir de servir la communauté des anglicistes et je crois que nous l'avons fait. Autant par prudence que par crainte que ma mémoire ne me fasse défaut, j'ai tenu pendant les quatre ans de ma présidence une sorte de journal de mes activités et de celles du Bureau, et je crois qu'il fait plus de 300 pages ! Il y eut certains temps forts dont je garde un vif souvenir. Ainsi l'AG d'octobre 1997 quand, dans le Grand Amphithéâtre de l'Institut pour une fois bondé, j'ai proposé les Recommandations que j'avais rédigées, à partir des travaux de la Commission de la recherche, à propos de l'Habilitation à diriger des recherches⁴⁰. Il y eut aussi pendant ces années-là des moments de grande tension à propos de la formation des enseignants, de la réforme du CAPES et de l'agrégation. Je me souviens qu'au congrès de Rennes j'ai été pris à partie avec une telle violence à propos des négociations que j'avais menées (après de nombreuses consultations) au Ministère que Jean Brihault⁴¹, président

de l'université qui nous recevait, assis à mes côtés, s'est levé et a quitté la salle en guise de protestation ! Il faut dire qu'avec le gouvernement de cohabitation et Claude Allègre au ministère, les polémiques qui agitaient les anglicistes se développaient dans un contexte franchement politique. J'ai même, une fois, été traité de collaborateur ! Et au congrès d'Angers, quand, parvenu au terme de mon mandat, j'ai présenté à l'AG mon rapport moral, j'ai été là encore attaqué si vivement qu'après que j'ai répondu tout aussi vivement à ces attaques Alain Bony s'est levé et, avec beaucoup d'éloquence, a pris ma défense et fait l'éloge de l'action que j'avais conduite pendant les années de ma présidence. Ça, ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

- 95 CNR : Et là on vous retrouve, jeune étudiant de 18 ans qui militait et n'avait pas peur de se battre... C'est votre caractère...
- 96 AH : Oui, oui. Quand je crois à quelque chose, je m'y donne à fond.
- 97 JM : Et par parenthèse, Adolphe, cet engagement syndical, à l'UNEF quand vous étiez étudiant, est-ce qu'il s'est continué ensuite ?
- 98 AH : Oui et non. Au moment des événements de mai-juin 1968 je me suis beaucoup engagé dans les innombrables discussions et AG qui se tenaient dans la Faculté occupée, et plus tard dans les commissions qui travaillaient à préparer des réformes de toutes sortes. Syndicalement, oui, j'étais membre du SNESUP, mais j'ai fini par le quitter dans les années 1980 quand il y a eu trop de différence entre ce que je pensais et les positions du syndicat. Je suis resté une sorte de *fellow-traveller*.
- 99 JM : Et vous avez continué votre belle carrière...
- 100 AH : Ma belle carrière ! Quand je pense à ces années-là, je me demande surtout comment j'arrivais à tout faire. Avec la SAES, en plus de toutes les réunions du Bureau que nous avions, j'étais souvent convoqué au Ministère. Et puis il y avait les congrès à l'étranger auxquels j'étais invité. Il y a même eu, en 1998, l'invitation qui m'a été faite d'aller une première fois à la *Yeats Summer School* à Sligo, où j'ai fait une conférence sur Yeats et MacNeice et tenu deux séminaires. Et puis il y avait le CNU où j'ai siégé pendant 5 ans. Il y avait les directions de thèse et la participation à de nombreux jurys de soutenance. Et puis, j'allais l'oublier, il y avait le CERAN, le centre de recherche dont j'ai pris la direction à la suite de Jacques Aubert. J'ai beaucoup fait pour développer ses activités en organisant rencontres et colloques internationaux. J'ai même appris à utiliser Xpress, le logiciel des professionnels de la mise en page, ce qui me permettait de court-circuiter la liste d'attente des Presses Universitaires et de faire rapidement publier les actes de nos colloques. Il faut dire que, pendant ces années-là, j'ai eu la chance d'avoir avec le CERAN des conditions de travail exceptionnellement confortables. À peine élu, j'ai fait le forcing auprès de la Présidence pour qu'un bureau nous soit attribué et, après un an d'attente, j'ai fini par obtenir que la grande salle où avait été installée la bibliothèque de Salomon Reinach⁴², avec tous ses livres et son mobilier, soit mise à notre disposition. J'ai adoré ce lieu que j'étais parvenu à bien équiper en matériel de bureautique et j'en garde un très vif souvenir.
- 101 Et puis ma carrière universitaire s'est terminée en septembre 2000, quand j'ai pris ma retraite. J'avais 63 ans et demi, j'avais 42 ans d'ancienneté, je crois, et la même année j'avais été plus ou moins contraint et forcé d'accepter d'être candidat à la présidence d'ESSE.
- 102 JM : Comment ça, contraint et forcé ?

103 AH : Parce que, à la réunion du *Board* précédent, qui avait eu lieu en Roumanie, à Timisoara, et où je représentais la SAES, j'étais intervenu peut-être plus que j'aurais dû, tant et si bien qu'on m'avait confié la présidence du *Nominations Committee* pour trouver un successeur à Helmut Bonheim⁴³, qui avait été un grand président d'ESSE et était en fin de mandat. Méfiant, j'avais accepté en me disant que comme ça on ne viendrait pas me chercher pour me pousser à être candidat. Mais nous avons, pendant des mois et des mois, cherché des candidats et nous n'en avons pas trouvé. Les deux autres membres du comité, qui étaient Hortensia Pârlog⁴⁴, la Roumaine de Timisoara, et Susana Onega⁴⁵, l'Espagnole de Saragosse, se sont mises alors à me harceler en me disant : « Ado, it must be you, you are the man we need as President ». Il faut dire en outre que la SAES était de loin la plus grosse association parmi les membres d'ESSE, et qu'après un Italien et un Allemand il était souhaitable que ce soit un Français qui prenne la suite. Je disais : « bon, écoutez, moi je prends ma retraite, je veux faire mon jardin, je veux aider mes enfants, je veux m'occuper de ma vie », et ça a duré comme ça à peu près trois mois. Elles m'ont vraiment persécuté ! Elles m'ont envoyé des grandes lettres d'amour en me disant que j'étais l'homme de la situation, c'était moi ! c'était moi ! Alors Elizabeth, qui est toujours ma conseillère, m'a demandé : « Qu'est-ce que ça représente ? » Ça voulait dire que pendant trois ans j'allais ne jamais avoir la paix, j'allais être à nouveau à écrire vingt e-mails par jour, à m'occuper de tas de choses dont certaines seraient intéressantes, d'autres pas du tout. Il y avait en plus des paniers de crabes à ESSE à l'époque, dans les rapports avec l'association anglaise qui n'a jamais aligné ses statuts sur les statuts d'ESSE, et c'est toujours le cas d'ailleurs maintenant...

104 CNR : Le Brexit avant l'heure !

105 AH : C'était le Brexit avant l'heure, l'Angleterre ne fonctionnait pas sur la même longueur d'onde, ne payait pas les cotisations comme les autres, enfin bref ! Il y avait aussi des problèmes avec *EJES*, *The European Journal of English Studies*, qui ruait dans les brancards et qui avait été créé de manière tout à fait irrégulière avec deux contrats étanches : un contrat entre Swets, l'éditeur hollandais, et les trois *coeditors* de la revue, et un autre contrat avec Bonheim et l'exécutif d'ESSE. L'exécutif ne connaissait pas le contenu du contrat des *editors*, et les *editors* ne connaissaient pas le contrat de l'exécutif. Et il a fallu que je débrouille tout ça. J'y suis arrivé, mais j'y ai passé du temps et employé beaucoup de diplomatie. Et donc j'avais des raisons d'être réticent. J'ai fini par accepter. Ça été très drôle parce que j'ai envoyé une lettre circulaire à tous les membres du *Board* d'ESSE, disant que pour des raisons qui m'étaient personnelles, je démissionnais de ma position de président du *Nominations Committee*. Alors ç'a été l'effroi qui s'est répandu dans toute l'Europe ! Ils se sont demandé ce qui s'était passé, pourquoi je démissionnais, etc. Et moi je n'osais pas dire : « C'est parce que je veux être président », ce n'était pas à moi de le dire. Vous comprenez, j'étais dans une position tout à fait fautive. C'est Aba et Susana qui ont joué leur rôle et donné les explications nécessaires. C'est ainsi que j'ai été élu, au congrès d'Helsinki. Le meilleur souvenir que j'ai d'Helsinki, qui n'est pas du tout universitaire, c'est qu'on nous a emmenés dans un lieu très-très-très finlandais, au milieu d'une forêt, au bord d'un lac, où il y avait de grands saunas, tous les hommes sont partis dans le sauna, avant les femmes à qui la séance suivante était réservée, et la règle c'était : après le sauna, le lac ! Le lac à 16° ! Alors moi, le sauna j'ai trouvé ça très intéressant, à part qu'on était tous à poil, ce qui, quand on n'a pas l'habitude... Moi, que voulez-vous, je n'ai jamais été dans une *public school* anglaise, et on ne s'est jamais baladé à poil dans les internats que j'ai connus. C'était très drôle de voir les collègues avec qui on avait disserté

longuement la veille... Et après il a fallu aller dans le lac, et je me suis dit : « Je suis président ! Si je n'y vais pas je vais me couvrir de honte ! Donc, il faut que j'y aille, dans le lac ! » [Rires] Je n'avais pas du tout envie. Alors, le secrétaire général d'ESSE, un Écossais du nom de Graham Caie, qui a été d'ailleurs plus tard vice-recteur de son université à Glasgow, un homme très-très sympathique, très charmant, très fort, un linguiste médiéviste... Je l'ai vu partir devant moi, il n'était pas très grand, brun... partir en courant comme ça, pourchassé par trois étudiantes avec des appareils photo, qui voulaient absolument avoir une photo de leur prof en tenue d'Adam ! [Rires] Alors j'ai couru derrière, moi je m'en fichais qu'on me photographie, parce qu'on ne me connaissait pas, et je me suis lancé dans l'eau en me disant « il faut y aller comme ça ! » J'ai fait quatre brasses et je suis vite ressorti : j'ai trouvé que c'était d'un froid ! Quand j'étais jeune, je ne craignais pas l'eau froide, maintenant si !

Le CERAN

- 106 JM : Adolphe, si nous revenons en pensée à la belle époque du CERAN, disons les années 1990 et même avant, est-ce que nous aurions raison de penser que quand vous dites « j'ai eu beaucoup d'amis, j'ai eu beaucoup de chance », l'amitié et la « chance » qui va avec, c'est tout de même quelque chose que vous avez su cultiver autour de vous, et cette maison de Chazay a été un peu votre bergerie de Latche, où vous recevez vos amis, où nombre de colloques du CERAN se sont terminés par des chansons.

La maison d'Adolphe et Elizabeth Haberer à Chazay d'Azergues, lieu de nombreuses agapes de l'École de Lyon



© Joanny Moulin

- 107 AH : C'est vrai, pour pratiquement tous les colloques que j'ai organisés, et j'en ai organisé pas mal, je mettais un point d'honneur à ce que le pot de clôture se fasse à Chazay. Il y avait suffisamment de voitures pour véhiculer les gens, qui étaient heureux comme tout d'être reçus ainsi plutôt qu'au restaurant, et puis ça durait plus longtemps, et on a eu des soirées extraordinaires, avec des Irlandais notamment, Derek Mahon, John McGahern,

Tom Kilroy etc. Ils ont été reçus à Lyon, et j'ai fait en plus une fête ici, avec des collègues lyonnais, et je me rappelle qu'on a chanté des chansons irlandaises jusqu'à deux heures du matin. Il faut à ce propos que je rende hommage à Elizabeth, ma femme, qui a toujours accepté que ces réceptions se fassent à la maison.

108 JM : Avec cette cave beaujolaise mythique.

109 AH : Ah ! oui, j'aime bien le vin, j'avoue...

110 CNR : Moi je crois que c'est le don de l'amitié.

111 AH : Oui, le don de l'amitié... On a parlé du CERAN et des colloques. Le CERAN était un très bel outil de travail et, comme je vous l'ai dit, j'étais bien équipé pour faire de la mise en page, avec un très gros ordinateur. J'ai dû faire au moins trois volumes d'actes de colloque et en plus deux livres d'Alain Bony, à la fin de sa vie, un sur Swift et un autre sur les personnages féminins des romans du XVIII^e. J'y ai passé du temps... Mais c'est très satisfaisant de faire de la mise en page...

112 CNR : Ça ressemble à de la menuiserie, d'une certaine façon...

113 AH : Oui, d'une certaine façon...

114 JM : Ce qui ressemble un peu à la minutie avec laquelle vous analysez les textes. J'ai l'impression que, Adolphe Haberer, c'est un nom qui va rester, dans les études sur MacNeice et de la poésie irlandaise, Clóna je pense que tu ne me contrediras pas : ce qui fait la signature « Ado », la signature « Adolphe Haberer » dans l'étude de la poésie, c'est une signature somme toute très française, qui est caractérisée par la minutie et la pénétration qu'elle permet dans les explications de texte...

115 CNR : « Gifts of Rain », par exemple...

116 AH : Ah ! oui, c'est devant Jacqueline Genet que je l'ai fait pour la première fois, après avoir bu jusque tard du whiskey avec Colin Meir, un professeur de Belfast, spécialiste de Yeats, qui était un peu de toutes les fêtes à Caen.

117 JM : Finalement, vous êtes un grand fêtard, Adolphe !

118 AH : Non, mais j'adore les fêtes ! Pour ce qui est de l'analyse des poèmes, il m'a été reproché... D'abord, Jean-Georges Ritz y était opposé, à cette partie centrale de ma thèse faite d'analyses de poèmes... Ça m'a été reproché, mais je m'y suis toujours accroché, en disant « c'est ça que j'aime faire », et je crois que c'est ça qui m'a aidé le plus à faire aimer la poésie aux étudiants, de leur montrer qu'un poème ça s'analyse, ça fonctionne, c'est compliqué, mais on y arrive.

119 JM : Avec une capacité d'arriver à interpréter des textes qui, dans le corpus... Je pense en particulier à « The Pale Panther » de Louis MacNeice, mais il y en a un certain nombre, comme ça, de textes pour lesquels avant Adolphe Haberer on n'avait pas vraiment trouvé une interprétation en profondeur vraiment satisfaisante...

120 AH : Oui, oui, il m'arrive parfois d'en relire parfois un. J'ai relu récemment un commentaire que j'avais écrit sur « Littoral », un très beau poème de MacNeice : je l'ai relu, eh bien, je vous dis très franchement, j'étais plutôt content de moi⁴⁶ ! C'est ce qui me fait regretter un peu d'avoir manqué de courage quand MacNeice est revenu au programme de l'agrégation avec *The Burning Perch*. Il y avait de beaux poèmes à expliquer, l'énigmatique « Budgie », notamment, Joanny en sait quelque chose ! Mais depuis dix ans les travaux que j'ai faits ont surtout été des traductions. Il y a eu *Jacob's Room* de Virginia

Woolf⁴⁷, *Autumn Journal*⁴⁸ et, tout récemment achevée, la traduction de *The Strings Are False*⁴⁹, l'autobiographie de MacNeice.

- 121 JM : Adolphe, quand aujourd'hui, du haut de la montagne, vous regardez tout le chemin parcouru, quelles sont celles de vos publications scientifiques qui comptent le plus à vos yeux ? En d'autres termes, quel sont pour vous les principaux aspects de votre abondante contribution à l'anglistique ?
- 122 AH : Il y a ma thèse, bien sûr, *Louis MacNeice. L'Homme et la poésie*, ne serait-ce que pour les années de travail que je lui ai consacrées. Avec elle j'ai fait connaître un peu MacNeice en France, et c'est sans doute un peu grâce à moi qu'il a figuré deux fois au programme de l'agrégation. Dans *La Lyre du larynx* (j'en dois le titre à David Gascoyne) j'ai réuni une dizaine d'articles portant sur des questions de poétique et une série d'analyses de poèmes particuliers. C'est d'ailleurs ça, vous le savez bien, Joanny, que j'ai toujours préféré faire, analyser des poèmes au plus près de leurs structures, faire par écrit ce que dans mon enseignement j'ai toujours aimé faire avec les étudiants. Il y a aussi quelques travaux théoriques que j'ai faits plus tard, notamment sur le cliché, la sémiologie du sonnet, *free verse*, l'intertextualité, qui comptent encore à mes yeux.

La Lyre du larynx. Poétique et poésie moderne



Adolphe Haberer, *La Lyre du larynx. Poétique et poésie moderne*, Didier Érudition, 1998.

© Didier Érudition

- 123 JM : Vous avez parallèlement fait œuvre de traducteur. Ai-je raison de penser que vous êtes tout particulièrement attaché à vos traductions de certains textes de Louis MacNeice ?
- 124 AH : Oui, bien sûr. Pendant longtemps j'ai estimé que la poésie ne se traduisait pas, et c'est un peu par hasard que je me suis attaqué à "The Sunlight on the Garden" et que je suis parvenu à reproduire le jeu compliqué des rimes finales et intérieures de ce célèbre

poème. Ma traduction figure dans l'*Anthologie de la poésie anglaise* de La Pléiade. C'est à la retraite, et une fois terminées les six années de ma présidence d'ESSE, que je me suis trouvé lancé dans des travaux de traduction plus importants. D'abord, invité par mon ami Jacques Aubert à faire partie de l'équipe chargée de préparer la publication des *Œuvres romanesques* de Virginia Woolf dans La Pléiade, j'ai traduit *Jacob's Room* et, après la mort de Michel Cusin, terminé *The Waves*, dont il avait été chargé. Après ça, j'ai réalisé le vieux projet de traduire *Autumn Journal*, ce long poème de 2207 vers qui avait été, à Londres, en 1960, mon premier contact avec la poésie de MacNeice. Plus récemment encore, j'ai traduit *The Strings Are False*, l'autobiographie inachevée de MacNeice, et le livre va être publié l'an prochain par les Presses du Septentrion. Vais-je m'arrêter là ? Je n'en sais rien. Je suis tenté de traduire *Persons from Porlock*, la dernière pièce radiophonique de MacNeice qui fut diffusée, alors qu'il était à l'hôpital, trois jours avant sa mort. On verra.

- 125 Mais comme nous arrivons à la fin de cet entretien je voudrais vous remercier très sincèrement, très affectueusement, Joanny et Cliona, d'être venus à Chazay et de m'avoir amené à faire, par vos questions, cette espèce de confession d'un enfant du siècle, du siècle passé s'entend.

NOTES

1. *Bulletin de la SAES*, n°86, décembre 2008, p. 25-30.
2. Auguste Anglès (1914-1983), normalien, écrivain, résistant, auteur d'une thèse sur les débuts de la NRF (1972), Grand Prix de la Critique pour *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française* (3 vol. 1978, Gallimard 1986), directeur de l'Institut Franco-Japonais de Tokyo (1958-1963), puis de la Maison Française d'Oxford (1963-1966).
3. Une maîtrise de conférences, à l'époque, était équivalente à un poste de professeur de 2^e classe. C'est en 1984 que l'actuel corps des maîtres de conférences a été créé et que les maîtres-assistants y ont été intégrés.
4. Claude Burgelin, normalien, professeur émérite de littérature française moderne et contemporaine, spécialiste notamment de Georges Perec à qui il a consacré plusieurs ouvrages.
5. Alain Bony (1940-2006), normalien, professeur de littérature anglaise à Lyon 2, spécialiste d'Addison, de Swift et du XVIII^e siècle en général.
6. Jean-Yves Pouilloux, normalien, professeur de littérature française, spécialiste notamment de Montaigne et de Rabelais. Son père, Jean Pouilloux (1917-1996), grand helléniste, a créé en 1975 à Lyon 2 la *Maison de l'Orient et de la Méditerranée* qui porte son nom.
7. European Society for the Study of English (ESSE). <http://essenglish.org/>
8. Lachlan Mackenzie, trésorier d'ESSE, est un éminent linguiste écossais qui a fait carrière à Amsterdam et, une fois à la retraite, s'est établi à Lisbonne.
9. Bernard O'Donoghue, Fellow émérite de Wadham College, Oxford, spécialiste de la langue et de la littérature du Moyen-Âge, auteur de nombreux ouvrages critiques, de traductions et de 8 recueils de poèmes.
10. Émile Legouis (1861-1937), professeur à la Sorbonne, auteur, entre autres ouvrages, de *La jeunesse de Wordsworth* (1896), *William Wordsworth et Annette Vallon* (1922) et, avec Louis Cazamian, de la célèbre *Histoire de la littérature anglaise*.

11. Pierre Legouis (1892-1975), nommé professeur à la Faculté des lettres de Lyon en 1934, auteur de *André Marvell : poète, puritain, patriote, 1621-1678* (1928 ; prix de l'Académie 1929), *Donne the Craftsman: an essay upon the structure of the Songs and Sonets* (1928), *Une amitié franco-anglaise au XVIII^e siècle* (1934).
12. J.-P. Collas (1911-1984), philologue et très éminent spécialiste de l'anglo-normand. Pacifiste convaincu, il avait été objecteur de conscience pendant la Deuxième Guerre mondiale. http://wikivisually.com/wiki/J._P._Collas.
13. Régis Ritz (1938-), auteur d'une thèse sur *Le Théâtre de Richard Cumberland, de la comédie de sentiment au mélodrame* (1979), devint président de l'Université de Bordeaux III de 1989 à 1994, à laquelle il donna le nom de Michel de Montaigne en 1990.
14. Jean-Georges Ritz (1906-1994), professeur de littérature anglaise à l'Université de Lyon, puis à la Sorbonne, auteur de la thèse *Le poète Gérard Manley Hopkins, s. j., l'homme et l'œuvre poétique* (Paris : Didier, 1963).
15. Michel Cusin (1933-2010), professeur de littérature anglaise, auteur d'une thèse sur *Edith Sitwell et sa poésie moderniste de 1915 à 1940*, président de l'Université Lumière-Lyon 2 de 1986 à 1991.
16. Louis Lecoq (1926-2011), professeur de littérature anglaise à l'Université Lumière-Lyon 2, shakespearien, auteur d'une thèse soutenue et publiée en 1969 : *La satire dans la littérature anglaise de 1588 à 1603*.
17. Jean Fuzier (1926-1995), longtemps directeur d'études à la rue d'Ulm, puis professeur à Montpellier, spécialiste des études élisabéthaines et auteur de nombreuses traductions.
18. Lionel Guierre (1921-2001), ancien déporté et résistant, linguiste, nommé à la Sorbonne en 1961. En 1968 il a fait le choix de participer dès l'origine à la création de Charles V, à Paris VII. Il est considéré comme le père de la phonologie anglaise en France.
19. Maurice Gonnaud, professeur de littérature et civilisation américaines. Auteur notamment de *Individu et société dans l'œuvre de Ralph Waldo Emerson* (1964).
20. Antoine Culioli (1924-), professeur de linguistique à Charles V, (Paris VII), théoricien d'une linguistique de l'énonciation.
21. Roger Asselineau (1915-2002) : thèse principale *L'Évolution de Walt Whitman* (1954), thèse complémentaire *The Literary Reputation of Mark Twain*, professeur de littérature et civilisation américaines à Clermont, à Lyon, (1954-1960) puis à la Sorbonne (1960-1983).
22. André Bleikasten (1933-2009) professeur de littérature américaine à l'Université Marc Bloch de Strasbourg ; François Pitavy, professeur de littérature américaine à l'Université de Bourgogne ; Claude Richard (1934-1988), professeur de littérature américaine à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III ; Michel Gresset (1938-2005), professeur de littérature américaine à l'Université Paris VII-Diderot.
23. Jean Dulck (1919-2007), auteur d'une thèse sur *Les comédies de R. B. Sheridan* (1962), professeur des Universités à Bordeaux II, puis Paris X-Nanterre et enfin Paris III.
24. Le Comité consultatif des universités (CCU), créé à la Libération par une ordonnance du 2 novembre 1945, aujourd'hui (depuis 1987) Conseil national des Universités (CNU).
25. Réforme du doctorat à la suite de la loi du 26 janvier 1984 sur l'enseignement supérieur, dite « loi Savary » : arrêté du 5 juillet 1984 relatif aux études doctorales et à l'Habilitation à diriger des recherches (HDR).
26. Paul Veyriras (1926-), professeur de littérature anglaise à l'Université Lumière-Lyon 2, thèse d'État : *Arthur Hugh Clough 1819-1861* (Paris : Didier, 1964), thèse complémentaire de Moyen anglais. Longtemps directeur du département d'anglais, vice-président de l'Université.
27. Jacques Aubert (1932-), professeur de littérature anglaise à l'Université Lumière-Lyon 2, auteur d'une thèse intitulée *Introduction à l'esthétique de James Joyce* (1973). Editeur des deux volumes du Joyce de La Pléiade.

28. Alain Bony (1940-2006), auteur d'une thèse sur *Joseph Addison et la création littéraire : essai périodique et modernité* (1979), professeur de littérature anglaise à l'Université Lumière-Lyon 2, directeur du Centre d'études et de recherches anglaises et nord-américaines, CERAN, EA 665.
29. Roland Tissot (1937-), professeur de littérature et de civilisation américaine à l'Université Lumière-Lyon 2,
30. Denis Vasse, s. j., médecin, psychanalyste, membre de l'École Freudienne de Paris depuis sa fondation par Lacan en 1964, auteur de nombreux ouvrages.
31. Adolphe Haberer et Josiane Paccaud-Huguet, eds. *De la littérature à la lettre ; poésie, fiction, arts ; domaine anglophone*, Presses Universitaires de Lyon, 1997.
32. Denis Bonnacase, professeur émérite de littérature anglaise à l'Université Stendhal-Grenoble III, auteur entre autres d'une thèse sur *La Poésie romantique anglaise : recherche sur l'écriture lyrique* (1988), membre senior de l'Institut Universitaire de France.
33. Gilbert Durand (1921-2012), auteur de *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* (Paris : PUF, 1960), professeur de sociologie et d'anthropologie à Grenoble II, fonda en 1966 le Centre de recherches sur l'imaginaire (CRI), encore appelé « École de Grenoble », d'où émergea en 2014 ISA (Centre de recherche Imaginaire et Socio-Anthropologie), puis en 2015 le laboratoire Litt&Arts (UMR 5316).
34. Jean Perrin, professeur de littérature anglaise à l'Université Stendhal-Grenoble III, auteur de *Les Structures de l'imaginaire shelleyen*, PUG, 1973.
35. The Haberer Heaney Collection, 1992-2013. <http://catalogue.nli.ie/Collection/vtls000547117>
36. Jacqueline Genet, normalienne, a fait sa carrière à Caen. Grande figure des études irlandaises en France, spécialiste et traductrice de l'œuvre de W. B. Yeats, elle a été présidente de l'université, de la SAES et de la SOFEIR.
37. Jean Raimond, (1934-), professeur de littérature anglaise à l'Université de Reims, auteur d'un doctorat d'État. Thèse principale : "Robert Southey. L'homme et son temps. L'œuvre. Le rôle" ; Thèse complémentaire : "Poésie et philosophie dans l'œuvre de Charles Morgan". Président de l'Université de Reims-Champagne-Ardenne.
38. Jean-Louis Duchet (1947-), professeur émérite et doyen honoraire de l'Université de Poitiers, linguiste, spécialiste de phonologie et de la linguistique de corpus.
39. Alain Cazade (1950-), après une thèse sur David Jones, est devenu spécialiste des langues de spécialité et aux multimedia. Il a fait sa carrière à Paris Dauphine.
40. Voir *Bulletin de la SAES* n°44.
41. Jean Brihault (1947), professeur de littérature et civilisation irlandaises à Rennes 2, président de l'Université (1996-2001).
42. Salomon Reinach (1858-1932), héritier avec ses deux frères d'une fortune considérable, archéologue, historien de l'art, engagé dans la défense de Dreyfus, auteur d'une centaine de livres, véritable Pic de la Mirandole des temps modernes, avait légué sa considérable bibliothèque personnelle à l'Université de Lyon en spécifiant qu'elle ne devait pas être dispersée ni séparée de son mobilier. Une rue de Lyon porte son nom.
43. Helmut Bonheim (1930-2012), professeur de littérature anglaise à l'Université de Cologne.
44. Hortensia Pârlog (1942-), professeur de linguistique anglaise à l'Université de Timisoara (Roumanie)
45. Susana Onega (1948-) professeur de littérature anglaise à l'Université de Saragosse (Espagne).
46. « Du littoral au littéral. À propos d'un poème de MacNeice ». *De la littérature à la lettre. Poésie, fiction, arts*. Études présentées et rassemblées par Adolphe Haberer et Josiane Paccaud-Huguet. Lyon, Presses Univ. de Lyon, 1997, 19-31.
47. Virginia Woolf, *Œuvres romanesques*, sous la direction de Jacques Aubert, Paris, Gallimard, coll. de La Pléiade, 2012. Tome I, *La Chambre de Jacob*, édition et traduction nouvelles par Adolphe Haberer.

48. Louis MacNeice, *Journal d'automne*, traduction et édition d'Adolphe Haberer, édition bilingue, Perros-Guirec, Éditions Anagrammes, 204 p., 2013.

49. Louis MacNeice, *Les Cordes sonnent faux. Autobiographie inachevée*, présentation, traduction et notes d'Adolphe Haberer. À paraître aux Éditions du Scorpion en 2018.

AUTEURS

JOANNY MOULIN

Aix Marseille Univ, LERMA, Aix-en-Provence, France
joanny.moulin@univ-amu.fr

CLÍONA NÍ RÍORDÁIN

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, PRISMES, EA 4398
Cliona.Ni-Riordain@univ-paris3.fr